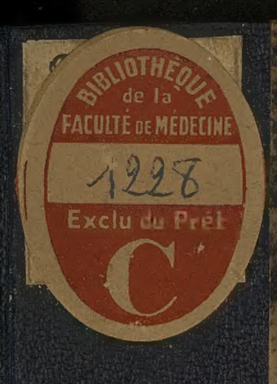
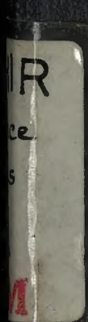
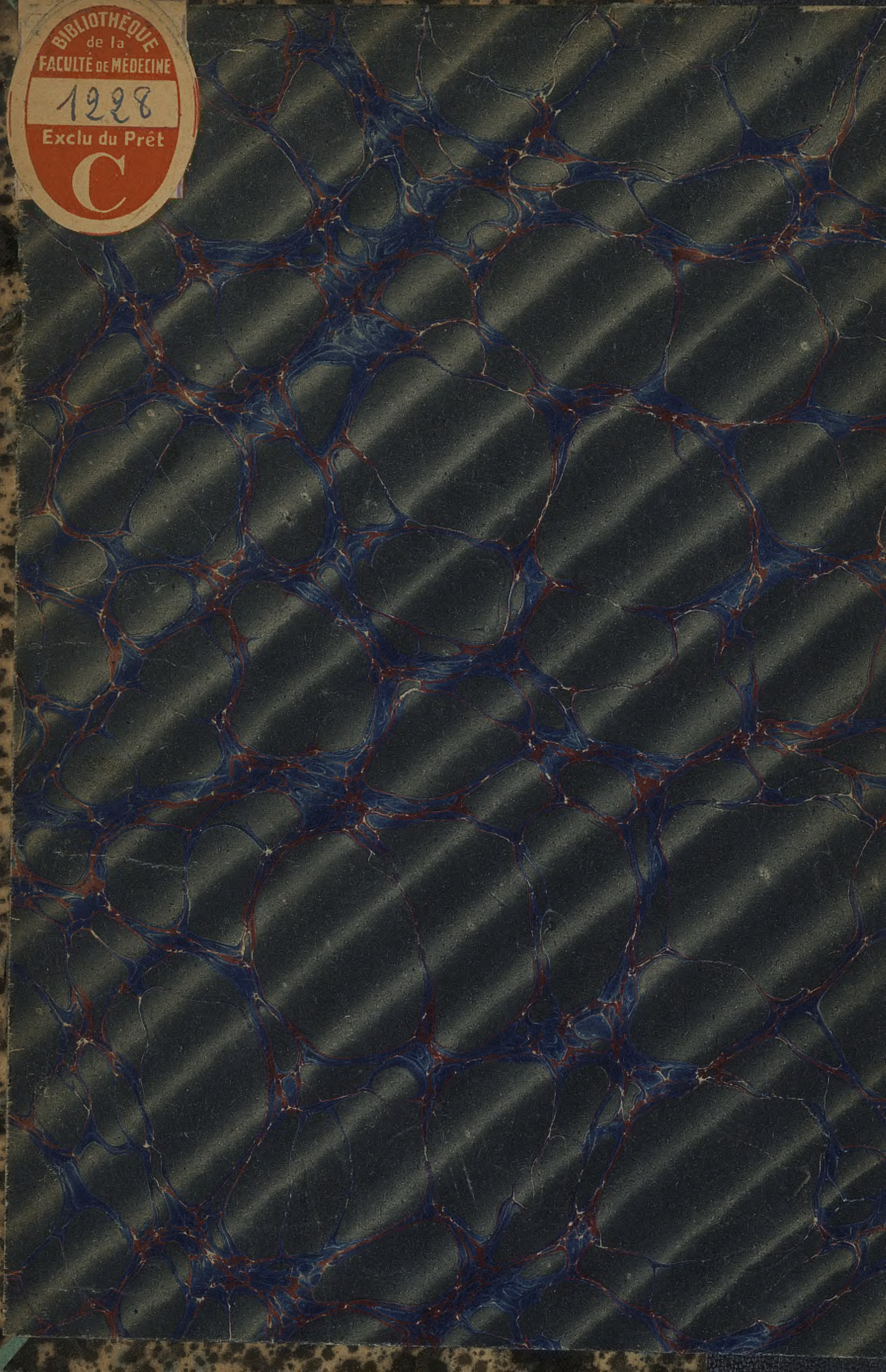
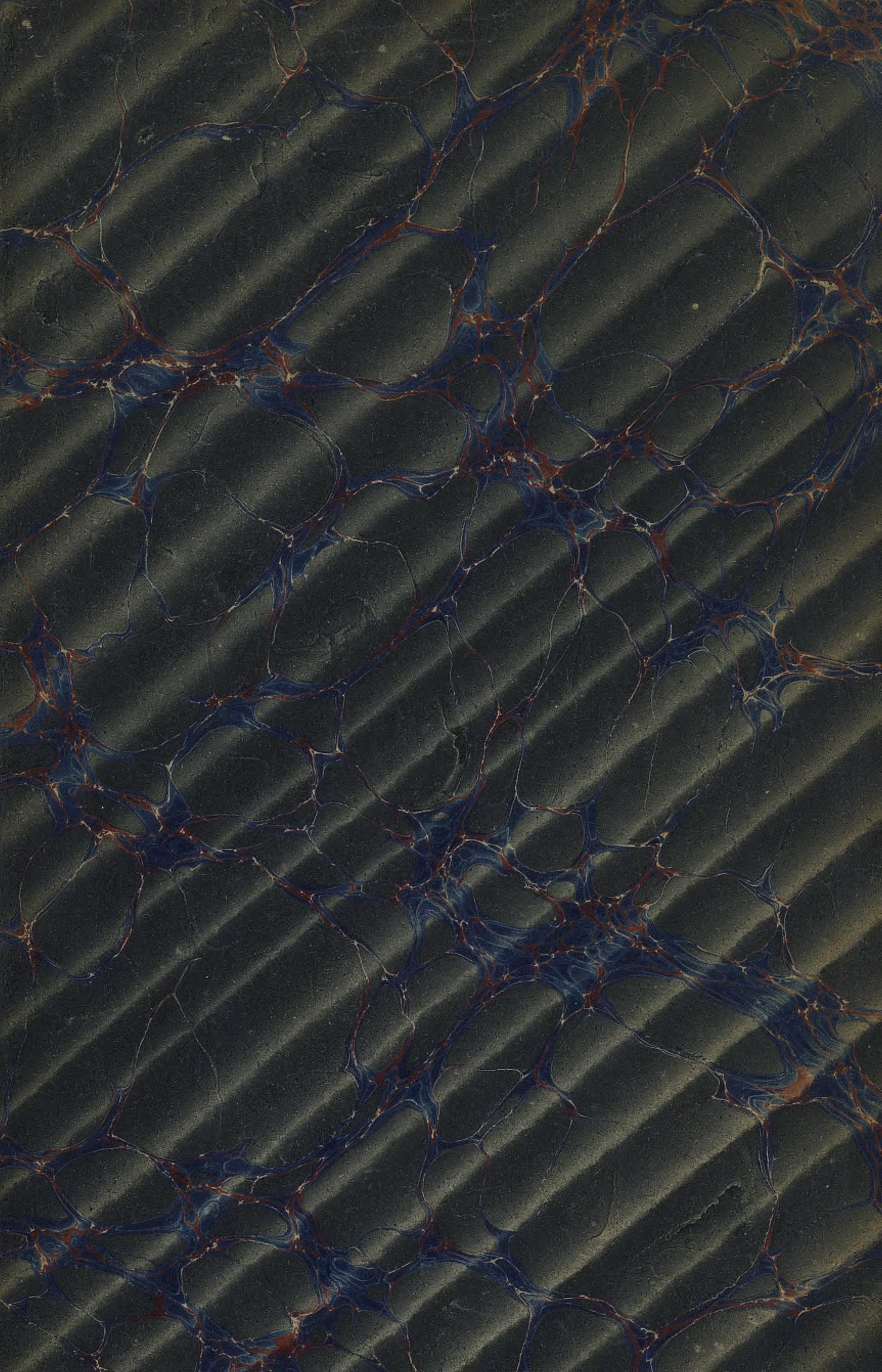

BIBLIOTHEQUE
de la
FACULTÉ DE MÉDECINE
1228
Exclu du Prêt
C





BIBLIOTHÈQUE
de la
FACULTÉ DE MÉDECINE
1228
Exclu du Prêt
C



SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE DE PARIS

CINQUANTENAIRE

DE LA

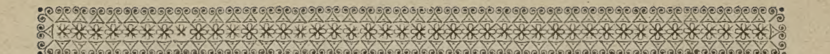
SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

CÉLÉBRÉ A PARIS

le 25 octobre 1893



PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN



Le mercredi 25 octobre 1893, à 4 heures, la Société de chirurgie de Paris s'est réunie dans le grand amphithéâtre de la Faculté de médecine, mis obligeamment à sa disposition par M. le doyen Brouardel, pour y célébrer l'anniversaire de la cinquantième année de sa fondation.

La présidence d'honneur avait été décernée à M. le D[r] Marjolin, membre fondateur. M. le professeur Verneuil présidait la séance.

Sur l'estrade avaient pris place, à côté des membres du bureau de la Société pour l'année 1893, M. le doyen Brouardel, M. le D[r] Bergeron, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, M. Spencer Wells (de Londres), M. le baron Larrey, M. le professeur Thiriar (de Bruxelles), M. Alphonse Guérin, M. Jaques Reverdin (de Genève), M. le D[r] Eugène Bœckel (de Strasbourg).

La Société médico-pratique s'était fait représenter par son bureau.

M. le D[r] Marjolin ouvre la séance par l'allocution suivante :

« Monsieur le Doyen,

« Mes premières paroles seront pour vous remercier de nous avoir donné, pour célébrer le cinquantenaire de la fondation de la Société de chirurgie, l'hospitalité dans cette Faculté si glorieuse par son passé et non moins grande aujourd'hui par la réunion des illustres professeurs dont les cours sont suivis par une foule d'étudiants de tous les pays.

« Pourquoi faut-il que cette solennité soit troublée par la perte si inattendue de notre cher collègue Léon Le Fort emporté subitement dans la plénitude de son talent.

« Rendons un hommage public à sa mémoire en nous inclinant

avec respect devant la douleur de sa famille et ce nouveau deuil de la Faculté.

« Dans un instant, M. le professeur Verneuil, présidant cette séance et le D[r] Charles Monod, notre secrétaire général, le digne fils de Gustave Monod, un des fondateurs de cette Société et un de mes maîtres, vous diront avec ce talent qui leur est habituel, tout ce que la Société de chirurgie a fait dans ce siècle de merveilles et comment, profitant des admirables découvertes et des travaux immortels de Pasteur, de Lister et de tant d'autres savants, elle est entrée hardiment dans la voie du progrès et s'est promptement placée au premier rang des sociétés savantes.

« Mais auparavant souhaitons la bienvenue à nos chers et illustres confrères de l'étranger et de la France dont la présence donne un nouvel éclat à cette fête ; nous avons hâte de les entendre pour les applaudir. »

Voici la réponse de M. Brouardel à l'allocution précédente :

« Messieurs,

« Je suis très touché des remerciements que M. Marjolin adresse à la Faculté de médecine. Toujours disposée à offrir l'hospitalité la plus libérale aux Congrès et aux Sociétés qui n'ont en vue que le progrès scientifique, la Faculté est particulièrement heureuse aujourd'hui de recevoir la Société de chirurgie et de fêter avec elle ses glorieuses noces d'argent.

« Mais si j'accepte en son nom le témoignage de gratitude qui lui est offert, ne dois-je point à mon tour remercier votre vénéré président d'honneur, M. Marjolin, ce bienfaiteur du corps médical ? n'a-t-il point enrichi aux dépens de la sienne la bibliothèque de la Faculté ? Il a fait davantage. Le cabinet du doyen est orné d'une pendule magnifique dont le prix matériel vaut moins encore que les souvenirs qu'elle rappelle. Laissez-moi donc, dès l'ouverture de cette séance et avant que les discours officiels ne soient commencés, affirmer une gratitude au moins réciproque et m'associer au respectueux hommage que la Société de chirurgie vient offrir en ce jour à M. Marjolin dernier survivant de ses fondateurs. »

M. le président Verneuil donne ensuite la parole à M. Monod, Secrétaire général de la Société de chirurgie, qui fait connaître les noms des membres associés et correspondants étrangers, ainsi que ceux des membres correspondants nationaux, qui se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance.

Se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance :

Associés étrangers.

Albert (Vienne).
Bryant (Londres).
Cheever (Boston).
Holmes (Londres).
Lister (Londres).
Longmore (Southampton).
James Paget (Londres).
Rossander (Stockholm).
Saxtorph (Copenhague).
Socin (Bâle).
Soupart (Gand).
Sklifossowsky (Moscou).
Slaviansky (Saint-Pétersbourg).
Thompson (Londres).
Tilanus (Amsterdam).

Correspondants étrangers.

Bardeleben (Berlin).
Billroth (Vienne).
Bloch (Copenhague).
Brodhurst (Londres).
Ceccherelli (Parme).
Chiene (Edimbourg).
Crocq (Bruxelles).
Esmarch (Kiel).
Galli (Lucques).
Jamieson (Shanghaï).
Julliard (Genève).
Kocher (Berne).
Kouzmine (Moscou).
Krassowski (Saint-Pétersbourg).
Kummer (Genève).
Lucas (Clément) (Londres).
Mayor (Genève).
De Mooÿ (La Haye).
Pereira-Guimaraès (Rio de Janeiro)
Plum (Copenhague).
Reverdin (Aug.) (Genève).
Romniceanu (Bucarest).
Rose (Berlin).
Rouge (Lausanne).
De Saboïa (Rio-Janeiro).
Sangalli (Pavie).
Saltzmann (Helsingfors).
Saxtorph (Sylvester) (Copenhague)
Simon (John) (Londres).
Stimson (Lewis) (New-York).
Studsgaard (Copenhague).
Vlaccos (Mytilène).
Zancarol (Alexandrie).

Correspondants nationaux.

Arlaud (Toulon).
Auffret (Rochefort).
Baizeau (armée).
Bœckel (Jules) (Strasbourg).
Bouchacourt (Lyon).
Bousquet (Clermont-Ferrand).
Cerné (Rouen).
Chapplain (Marseille).
Charvot (armée).
Chédevergne (Poitiers).
Chipault (Orléans).
Claudot (armée).
Combalat (Marseille).
Dauvé (armée).
Delacour (Rennes).
Delagénière (Le Mans).
Demons (Bordeaux).
Demmler (armée).
Desgranges (Lyon),
Dieu (armée).
Dubreuilh (Bordeaux).
Duret (Lille).
Folet (Lille).
Fontan (Toulon).
Gaujot (armée).
Gripat (Angers).
Gellé (Provins).
Guermonprez (Lille).
Hache (Beyrouth).
Hergott (Nancy).
Heydenreich (Nancy).
Hue (Judes) (Rouen).
Lanelongue (Bordeaux).
De Larabrie (Nantes).
Largeau (Niort).
Le Clerc (Saint-Lô).

Linon (armée).
Monprofit (Angers).
Monteils (Mende).
Mourlon (armée).
Nepveu (Marseille).
Ovion (Boulogne-sur-Mer).
Pamard (Avignon).
Patry (Saint-Maur).
Pauzat (armée).
Phocas (Lille).
Pilate (Orléans).
Poisson (Nantes).
Poncet (Lyon).
Pousson (Bordeaux).
Queirel (Marseille).
Rochard (marine).
Rohmer (Nancy).
Roux (Marseille).
Sirus-Pirondi (Marseille).
Schmit (armée).
Surmay (Ham).
Turgis (Falaise).
Viard (Montbard).
Villeneuve (Marseille).
Vincent (Alger).

Membres honoraires résidant en province.

Dubreuil (Montpellier).
Ollier (Lyon).
Paulet (Montpellier).
Poncet (Vichy).

D'autres lettres d'excuse ont encore été envoyées par M. le Dr Colin, médecin inspecteur général de l'armée; par M. Peyron, directeur général de l'Assistance publique; par M. Masson, éditeur de la Société de chirurgie.

Des télégrammes de félicitation ont été adressés à la Société par le Dr Ebermann, membre honoraire de la Société de chirurgie de Pirogoff; par le professeur Kouzmine (de Saint-Pétersbourg) et le professeur Sylvester Saxtorph (de Copenhague).

Un long et chaleureux télégramme est adressé par le professeur Sklifossowsky, au nom de la Société de chirurgie et du corps médical entier de Moscou.

En s'excusant de ne pouvoir assister à la séance, le professeur Rose (de Berlin) ajoute : « Ayez l'obligeance de bien vouloir en exprimer mes regrets, ainsi que l'assurance de ma considération distinguée et mes félicitations à MM. les présidents de votre illustre Société, qui a tant contribué aux progrès de notre science chirurgicale. »

Le Dr Salzmann (d'Helsingfors) adresse à la Société de chirurgie de Paris ses sincères félicitations pour son jour d'honneur « qui achève un demi-siècle de travaux aussi utiles qu'illustres et qui certainement sera le point de départ d'un avenir plein de succès et d'honneur scientifique ».

Le professeur Bardeleben (de Berlin) écrit : « Je suis d'autant

plus désolé de ne pouvoir me rendre à votre aimable invitation que j'ai assisté pour ainsi dire à la naissance de votre Société. J'ai passé à Paris presque toute l'année 1843 pour faire des études chirurgicales sous les yeux des Blandin, A. Bérard, Ph. Roux, Breschet, Jobert, Lisfranc, Velpeau, Malgaigne, Chassaignac, vénérables maîtres pour lesquels je garderai toujours la plus profonde reconnaissance. »

Le professeur Billroth (de Vienne) termine sa lettre par ces mots : « Vivat, floreat, crescat Societas chirurgorum lugdunensium ! »

Dans sa lettre au président, le professeur Albert (de Vienne) s'exprime ainsi : « Je regrette vivement de ne pouvoir assister à cette séance si remarquable ; mais, pour marquer le caractère solennel du jour, je prononcerai, le 25 octobre, dans ma clinique un discours sur le développement de la chirurgie française dans le demi-siècle passé. C'est ainsi que je serai réuni en pensée avec la célèbre Société. »

Une adresse imprimée a été envoyée par la Société de chirurgie russe de Pirogoff, qui, par un vote spécial, avait décidé qu'elle prendrait part de cette façon à la célébration du cinquantenaire de la Société de chirurgie.

M. le président Verneuil prend ensuite la parole et prononce l'allocution suivante :

ALLOCUTION

DE M. LE PROFESSEUR VERNEUIL

Chers Collègues, chers Amis, et si j'ose le dire pour bon nombre d'entre vous, chers Disciples !

C'est un grand honneur pour moi de vous présider une fois encore, dans une journée qui, depuis celle de sa fondation, tient certes la plus grande place dans l'histoire de notre Société, journée qui attesterait sans autre preuve sa robuste vitalité et lui présage une durée sinon sans fin, rien n'étant éternel ici-bas, au moins une survie que nul danger ne menace.

Bien qu'en vérité je n'y aie aucun droit — puisque je suis entré dans la Société neuf années après sa fondation ; puisque deux de ses fondateurs vivent encore, ainsi que deux anciens présidents, l'ayant dirigé l'un dix-sept et l'autre neuf années avant moi ; puisque enfin deux honoraires sont mes aînés — j'accepte cet honneur avec gratitude. C'est que je le regarde comme la récompense de l'attachement constant, profond et sans bornes, que j'ai voué à votre célèbre Compagnie, dont je fais partie depuis quarante et un ans, où j'ai toujours été écouté avec indulgence et bienveillance d'abord, avec sympathie plus tard, et aujourd'hui encore, à la fin de ma carrière, avec une déférence dont je suis vivement touché, à laquelle enfin je consacrerai de grand cœur une partie de mon labeur, tant qu'il aura quelque prix.

Mon assiduité à vos réunions a eu pour moi de grands avantages, entre autres celui de me permettre de voir, soit à leur âge mûr, soit en pleine gloire, soit à leur début, ceux qui, dans la plus grande partie de ce siècle, ont été, sont à cette heure ou deviendront bientôt les maîtres incontestés et les dignes représentants de la chirurgie française.

J'ai connu et admiré, j'ai pu voir à l'œuvre et juger la plupart des hommes éminents qui ne siègent plus parmi nous, soit que la mort les ait frappés, soit qu'ils prennent un repos mérité après avoir, ici, payé un large tribut.

Plusieurs, et j'en suis fier, car ils étaient des meilleurs, m'ont accordé leur amitié, pour le moins leur estime, et je les ai appro-

chés de si près dans la vie privée et publique, que j'en pourrais être facilement le biographe. En tout cas, en comparant leur œuvre et celle des contemporains vivants ou militants, je me suis demandé, en toute sincérité, à diverses époques, et me demande à cette heure encore, si notre Compagnie est en progrès, au *statu quo*, ou en déchéance.

Certes, j'ai constaté que l'activité de la tribune ne s'était point ralentie, pas plus que la productivité littéraire, car nos *Bulletins* annuels, depuis plus de quinze ans, sont presque trois fois plus étendus que dans les périodes antérieures. On travaille donc incontestablement plus; reste à savoir si l'ouvrage actuel est supérieur, égal même, à l'ancien.

Or, sans contester l'intérêt des documents récemment édités, sans blâmer la direction générale donnée aux travaux des dernières années, ni proclamer la supériorité absolue de l'ancien programme sur le nouveau, je me permettrai de dire qu'on a peut-être trop délaissé plusieurs éléments du premier, et par trop cultivé, je le crains, certaines parties du second.

Je prendrai quelques exemples :

Jadis, nous avions sans cesse à notre ordre du jour quelques questions vastes ou ardues, que n'auraient jamais pu résoudre ni l'expérience même très grande, ni l'effort momentané, même très puissant d'un homme isolé, mais qui s'éclairaient lentement, sûrement, grâce à l'accumulation patiente et intégrale de faits bien observés, sincèrement relatés, longtemps suivis et fournissant matière à des débats substantiels, consciencieusement préparés, d'où découlaient d'elles-mêmes, pour ainsi dire, des conclusions d'une égale importance théorique et pratique.

Je citerai presque au hasard les longues discussions sur le chloroforme, les anévrismes, les hémorragies et l'hémostase, la coxalgie, les polypes naso-pharyngiens, l'hygiène des hôpitaux, etc.

Aujourd'hui, si l'on en excepte les laparotomies diverses, sur lesquelles semblent se concentrer toute l'ardeur et tout l'intérêt de la chirurgie et dont les histoires remplissent des volumes, on paraît avoir renoncé à des enquêtes minutieuses et instructives qui contribuèrent si puissamment à perfectionner notre science et c'est, je vous l'assure, bien grand dommage, car, si vous songez aux résultats que produirait, sur une question donnée, si difficile qu'elle fût, l'effort calculé et prolongé des trente-cinq titulaires secondés par les deux cents honoraires ou correspondants, il n'est, je suppose, guère de ténèbres qui ne seraient dissipées, ni de problèmes qui ne seraient résolus!

Parmi les fonctions des Sociétés savantes, il en est qui jouent, dans leur organisme, un rôle de premier ordre ; je veux parler de la critique et du contrôle qu'elles doivent exercer sur les travaux qui leur sont soumis et sur ceux même qu'elles peuvent, par voie indirecte et en vertu de leur pouvoir discrétionnaire, soumettre à leur juridiction. Je fais allusion en ce moment, aux rapports sur les présentations faites par les candidats ou sur quelques idées originales et discutables émises par les sociétaires eux-mêmes. Si vous parcourez les volumes de nos premières séries, vous serez frappés du soin que les rapporteurs mettaient à accomplir une tâche, assez ingrate le plus souvent. Nombre de ces modestes travaux sont des chefs-d'œuvre où la critique, l'érudition, le jugement sain et le sens pratique brillent tour à tour. A ces exposés lucides, les autres membres s'empressaient de répondre avec un zèle égal et un même désir d'arriver à une solution. Après la lecture du rapport, on échangeait quelques observations, mais, le plus souvent, on ajournait le débat et dans les séances suivantes, quelquefois plusieurs semaines durant, on entendait des discours étudiés, mûris, où toutes les opinions se faisaient jour et où se formulaient quantité d'idées originales émanant du cerveau d'hommes intelligents et instruits. En vérité, je connais peu de lectures plus attachantes et plus suggestives, si j'emploie ce terme à la mode, que celle de ces plaidoiries scientifiques, lesquelles, sans avoir disparu de nos *Bulletins*, sont devenues, j'ai le regret de le dire, de plus en plus rares, de moins en moins lumineuses ; et je ne suis pas le seul qui ait fait cette pénible constatation ; l'un de vos derniers présidents, M. Terrier, qu'on n'accusera certes pas d'encourager le verbiage et d'aimer les débats prolixes et creux, mais qui ne craint pas de dire ce qu'il pense, regrettait que, dans les travaux de la Société, « les longs mémoires aient disparu, les longs discours aussi, remplacés par des exposés de faits, des discussions statistiques, des relations d'opérations ou de procédés opératoires » ; il demandait, lui aussi, des discussions très sérieuses, reportées aux séances suivantes, pour qu'on ait le temps de réunir les matériaux, de les condenser et d'en tirer le meilleur parti possible.

Pour ma part, je suis convaincu, avec notre collègue, que ce retour aux anciens errements est indispensable « pour conserver intacte la valeur de notre Compagnie et faciliter son évolution scientifique [1] ».

Grâce à la libéralité de quelques-uns de nos anciens collègues,

[1] Séance du 20 janvier 1892 (*Bulletins et Mémoires de la Société de chirurgie*, t. XVIII, p. 3).

Gerdy, Laborie, Demarquay, Ricord, nous disposons de prix assez importants pour récompenser les efforts des jeunes travailleurs qui, non encore opprimés par les servitudes de la pratique, peuvent consacrer leur temps à des travaux théoriques de critique, de compilation, d'érudition, à des expériences de laboratoire, à des recherches d'amphithéâtre. Il y a quelques années, lorsque je faisais partie des commissions, nous étions tacitement convenus de poser des questions telles que certaines parties de la science chirurgicale fussent toujours cultivées. Nous avions ainsi décidé d'attribuer le prix Gerdy à des travaux d'érudition, le prix Demarquay à l'étiologie et à la pathogénie, enfin nous insistions sur une des clauses de la donation Laborie exigeant qu'un de ses prix fût régulièrement et périodiquement attribué à l'étude des suites éloignées des opérations chirurgicales, afin que fût soigneusement conservée dans notre pays cette belle et féconde conception qui a fait la gloire de notre grand Malgaigne.

J'ai parfaitement souvenir qu'à diverses reprises, les concurrents ont donné satisfaction à nos désirs et répondu à notre appel ; mais si j'en crois des renseignements de fraîche date : œuvres érudites, travaux étiologiques et pathogéniques dont la nécessité est pourtant plus pressante que jamais, renseignements précis sur les destinées des anciens opérés, tout ou peu s'en faut a disparu de notre programme et notre *palmarium* lui-même menace de rester en blanc, le combat finissant faute de combattants, c'est-à-dire le concours faute de concurrents.

Il y a là un abandon auquel, pour notre honneur comme dans notre intérêt, il conviendra de remédier.

Le délaissement des travaux de critique et d'histoire serait d'autant plus inexcusable que l'esprit français, lucide et pénétrant, est particulièrement apte à produire des modèles parfaits d'érudition sans prétention, sans pédantisme et à forme littéraire éveillant la curiosité, l'intérêt en chassant la somnolence, et si quelqu'un protestait contre cette déclaration quelque peu chauvine, j'en conviens, je rappellerais ce qu'ont fait les élèves et les continuateurs de Malgaigne, entre autres Broca, Le Fort, et ce que font, à cette heure encore, les rares fervents de ces nobles études.

Je montrerais qu'à l'honneur de notre Compagnie, les splendides éditions nouvelles de Guy de Chauliac, d'Henri de Mondeville, de Méry et bientôt sans doute de Littré, sont dues au dur labeur de deux d'entre nous, quasi seuls représentants de la grande érudition chirurgicale, le savant docteur Nicaise, l'un de nos anciens présidents, et M. le docteur Petit, notre laborieux bibliothécaire.

J'ai même ici l'agréable mission de vous faire hommage d'une brochure fort intéressante, reproduisant les premiers statuts des

chirurgiens de Paris de la confrérie de Saint-Côme et Saint-Damien. Ce qui double à nos yeux la valeur de cet opuscule, c'est que M. Nicaise l'a écrit spécialement pour nous, en l'honneur de notre cinquantenaire, et qu'à ce seul titre il mérite nos vifs remerciements.

Avec de tels modèles, ne serait-il pas lamentable de laisser passer en d'autres mains un sceptre si glorieusement tenu par notre Société ?

Après avoir signalé ce qu'à mon avis l'on ne fait plus assez, je dirai en toute franchise, suivant mon habitude, ce qu'en revanche l'on fait trop, je crois.

Au lieu de cultiver, comme jadis, le champ tout entier de la pathologie externe, avec incursions fructueuses dans la pathologie générale, la physiologie et l'anatomie pathologiques ; en supposant peut-être que ce champ, partout défriché, est privé de toutes ses mauvaises herbes : préjugés, erreurs, obscurités, lacunes, on tend à s'enfermer de plus en plus dans le cercle restreint de la thérapeutique sinon même de la technique opératoire. D'indications et contre-indications, de résultats éloignés : améliorations ou aggravations, de retentissement favorable ou fâcheux sur l'organisme sain ou taré, de prophylaxie, de moyens propres à assurer des guérisons durables, en vérité on ne parle plus guère.

De telle sorte que le chirurgien semble ne plus apparaître que tenant à la main le bistouri sauveur, cherchant par où et comment il le fera pénétrer jusqu'aux foyers morbides, multipliant les procédés sans trop se soucier, par confiance dans sa dextérité et dans l'antisepsie, de les rendre plus simples et moins périlleux, ne s'attardant pas à mettre en parallèle la temporisation et l'action, les procédés lents, doux, peu brillants, mais bénins, avec les procédés rapides, violents, qui restent et resteront toujours périlleux, les opérations palliatives et les opérations radicales au pronostic si différent, se préoccupant surtout du succès opératoire et confiant à la bonne nature la lourde charge du succès thérapeuthique, vivant enfin dans l'illusion actuellement régnante de l'innocuité quasi absolue de l'intervention, âge d'or de la chirurgie armée.

Voilà pour les apparences, car je n'entends pas dire, notez-le bien, que la chirurgie conservatrice est devenue lettre morte, qu'on verse le sang sans réserve, à tort et à travers, car je sais et vous aussi qu'on guérit fort bien les arthrites sans arthrotomie, résections, ni amputations ; qu'en notre pays, du moins, on n'extirpe pas souvent les goitres, qu'on guérit si fréquemment avec l'iode et la seringue de Pravaz ; que les corps fibreux de la matrice sont, dans la grande majorité des cas, tenus en respect et guéris même avec l'ergotine, l'eau chaude et les thermes salins ; qu'enfin

les intempérances de la gynécologie se modèrent et finiront par disparaître. Mais ce qui me surprend, c'est que les apôtres, encore nombreux, Dieu merci, de la conservation, de la temporisation, de la sagesse, de la prudence, de la chirurgie médicale ou de la médecine chirurgicale, si je puis associer ces deux mots, gardent si timidement le silence, ne protestent pas davantage et défendent si mollement et si mal leur belle cause, comme s'ils rougissaient vraiment de mettre trois ou six mois à guérir sans coup férir, sans danger ou avec les *acta minoris periculi*, de sérieuses maladies que d'autres croient indispensable de traiter par de graves opérations.

Que dans votre enceinte donc, les conservateurs, dussent-ils être traités de réactionnaires, reprennent hardiment la parole ou la plume pour tempérer les ardeurs excessives de la pratique et signaler les écueils semés sur son chemin ; qu'ils s'organisent en une sorte de Droite constitutionnelle, de Sénat modérateur si vous voulez, et l'on verra bien autour de nous et au dehors où l'on ne nous juge pas toujours avec bienveillance, que la chirurgie française n'a perdu aucune de ses qualités maîtresses et que ses représentants actuels sont, comme toujours, prudents, instruits, humains, économes de la vie d'autrui et aussi fidèles serviteurs de la science que rompus aux difficultés de son application.

Chers Collègues !

De grâce, veuillez ne pas croire dictés par un vain désir de critique, les reproches tout paternels que mon grand âge, mon expérience et mes bonnes intentions m'autorisent à vous adresser.

Votre Société est l'aînée de toutes celles du même genre qui ont été fondées dans le cours de ce siècle. Or, il ne faut pas qu'elle soit seulement la plus ancienne, mais bien aussi la plus active, la plus féconde, la plus savante, la plus avancée dans toute les voies du progrès, ainsi que la plus irréprochable et la plus accomplie. A cette condition, son autorité légitime restera acceptée, incontestée, mais ne faites rien pour la compromettre et ne vous laissez distancer par personne.

Étant assez nombreux pour résumer toutes les aptitudes, toutes les tendances, aborder tous les sujets, représenter toutes ces spécialités qui morcellent notre art, vous pouvez et devez constituer une véritable encyclopédie vivante.

Craignez surtout que de grands succès pratiques vous enivrent et vous fassent dédaigner les triomples scientifiques plus précieux encore. Les premiers, sans doute, augmenteront votre crédit et

répandront votre renommée de par le monde ; par eux vous serez déclarés utiles au moins pour vos contemporains, mais par les seconds seuls vous parviendrez à la vraie gloire, et sans attendre votre centenaire serez justement proclamés illustres et bienfaiteurs de l'humanité tout entière.

Pourquoi faut-il que la solennité présente, qui devrait être tout empreinte de joie et de sérénité, soit, hélas ! attristée par un événement aussi cruel qu'imprévu : la mort du professeur Le Fort, l'un des membres les plus instruits et jadis les plus assidus de notre Compagnie ?

Il y a huit jours, plein de santé en apparence, il présidait l'Académie ; deux jours plus tard, alors qu'il se disposait à fêter avec nous nos confrères russes, il était brutalement frappé par la mort.

Les sociétés scientifiques auxquelles M. Le Fort appartenait entendront son éloge et le juste hommage rendu à ses travaux.

Je ne veux donc ici que rappeler sans retard ses grandes qualités de savant, de praticien, d'homme privé, sans peur et sans reproche.

Et je crois être votre interprète en transmettant, à sa famille en deuil, l'expression de nos profonds regrets et de notre vive sympathie.

Mais je ne voudrais pas vous laisser sous l'impression de cette trop douloureuse nouvelle et, pour l'atténuer, sans vouloir néanmoins l'effacer trop vite, je vais, pour éveiller des émotions plus douces, remettre de votre part à notre si universellement aimé et vénéré maître, M. Marjolin, un exemplaire frappé pour lui de notre médaille commémorative.

En entendant dans quelques minutes notre secrétaire général vous dire ce que M. Marjolin a fait pour notre Société, vous comprendrez sans peine combien nous tenions à lui donner une faible mais durable marque de notre reconnaissance.

Une notice historique sur la Société de chirurgie est lue par M. Monod, secrétaire général.

NOTICE HISTORIQUE

Par M. **CHARLES MONOD**

Secrétaire général.

Messieurs,

Appelé par mes fonctions à vous présenter une notice historique sur la Société de chirurgie de Paris, je ne crois pas manquer à la réserve qui convient à une aussi « vénérable et discrète personne », en affirmant qu'elle peut en ce jour se glorifier quelque peu.

J'en prends à témoin notre cher président d'honneur, seul à représenter au milieu de nous ce groupe de vaillants qui, en 1843, fondaient la Société dont nous célébrons aujourd'hui le cinquantenaire. Les rêves les plus ambitieux de la première heure n'ont-ils pas été dépassés de beaucoup ?

Il fut un temps en effet, Messieurs, où, — le croirait-on? — notre Société ne se recrutait qu'avec peine, où les anciens s'éloignaient d'elle, où il fallait aux jeunes un certain courage pour y adhérer, où l'on se félicitait comme d'une conquête de toute adhésion nouvelle, où nos ressources suffisaient à peine à nos besoins, où notre bibliothèque était pauvre et notre public clairsemé.

Ai-je besoin de dire qu'aujourd'hui la porte qui donne accès à la Société de chirurgie est devenue trop étroite, qu'à chacune de nos séances se presse un auditoire nombreux, que les journaux médicaux publient à l'envi le compte rendu de nos travaux, que notre bibliothèque regorge de livres, que nos finances sont prospères? Ajoutez que, malgré une nouvelle et récente augmentation du chiffre de nos membres correspondants nationaux, le nombre des candidats est toujours plus considérable que celui des places vacantes, et enfin que nos collègues de l'étranger, associés ou correspondants, veulent bien considérer comme un honneur de coopérer avec nous.

A quoi tient un aussi heureux changement? Est-ce seulement au progrès des choses de la chirurgie, ou, plus simplement, au temps écoulé, qui a permis le développement naturel d'une institution née viable?

Ne faut-il pas dire plutôt que notre Société, fidèle à la devise qu'elle doit à Malgaigne, « Vérité dans la science, moralité dans l'art, » n'a pas un instant dévié de la voie qu'elle s'était tracée? que, soucieuse du bon renom de la chirurgie française, elle s'est appliquée, ne repoussant aucun progrès véritable, à servir au

mieux la science, sans perdre de vue l'intérêt primordial des malades ?

Telle fut, dès la première heure, la pensée maîtresse des membres fondateurs de la Société de chirurgie ; telle est encore la nôtre. Quoi d'étonnant si l'œuvre, établie sur une base à la fois si large et si solide, a pris un pareil développement, si elle a conquis toutes les sympathies et a fini par occuper dans le monde savant une place dont elle a le droit d'être fière ?

On lit à la première page du premier volume de nos Bulletins : *Bulletin de la Société de chirurgie de Paris, séante à l'Hôtel-de-Ville.* A l'Hôtel-de-Ville ! Qu'est-ce à dire ? Que venait faire la jeune Société dans le palais municipal ? Éprouvait-elle le besoin de se donner une attache officielle ? Était-elle à ce point défiante d'elle-même ? Ou bien, sous d'humbles apparences, cachait-elle de hautes visées ?

Non, messieurs; la solution du problème est bien plus simple. En siégeant à l'Hôtel-de-Ville, les membres fondateurs de notre Société visaient seulement à l'économie. En gens sages, pour diminuer leurs frais, ils avaient demandé au comte de Rambuteau, alors préfet de la Seine, de mettre à leur disposition une des salles de réunion dont il disposait. Le préfet s'était gracieusement rendu à leur désir. La Société de chirurgie lui en témoigna publiquement sa gratitude. Il nous est agréable de rappeler ce souvenir et de rendre, à notre tour, à la mémoire du comte de Rambuteau un reconnaissant hommage.

L'Hôtel-de-Ville de 1843 a été brûlé, et avec lui le berceau de notre Société. J'aurais eu plaisir à y faire un pieux pèlerinage et à évoquer devant vous la modeste salle où se tinrent nos premières séances.

C'était, paraît-il, une chambre banale, de dimensions moyennes, pourvue d'une table servant de bureau et de quelques chaises. Elle ne nous était pas même exclusivement réservée. Diverses sociétés l'occupaient à tour de rôle, le mercredi excepté, jour où elle appartenait à la nôtre. Nous y possédions une ou deux armoires fermant à clef, où le secrétaire et le trésorier enfermaient les archives, les quelques livres qui composaient alors notre bibliothèque, et même parfois un peu d'argent, qu'il eût mieux valu, vous le verrez dans un instant, déposer en un lieu plus sûr.

Tel est le cadre du tableau. Quels en étaient les personnages ?

Quels étaient les hommes qui avaient fondé cette réunion? Quel était leur but?

Les chirurgiens des hôpitaux de Paris se réunissaient alors, comme aujourd'hui, à intervalles variés, pour traiter ensemble de leurs intérêts communs : il s'agissait surtout d'assurer le roulement dans les hôpitaux suivant un mode régulier. Une fois par an, un banquet resserrait les liens d'une cordiale confraternité. Mais quant à une assemblée scientifique où ces praticiens, tous de valeur, placés à la tête d'importants services de chirurgie, auraient pu se communiquer des faits intéressants, échanger leurs vues sur les cas de détermination délicate, contribuer de la sorte aux progrès de la chirurgie et servir leur propre instruction, il n'en était pas question.

L'Académie de chirurgie, de glorieuse mémoire, n'existait plus depuis 1793. Un décret de la Convention l'avait supprimée, ainsi que toutes les autres sociétés scientifiques [1].

L'Académie de médecine, remplaçant l'ancienne Société royale de médecine, avait seule été reconstituée en 1820. Au début, les chirurgiens y avaient une place à part : les membres de l'Académie se divisaient en effet en sections, délibérant séparément, parmi lesquelles, naturellement, se plaçait une section de chirurgie. Mais, depuis 1829, cette organisation avait été modifiée ; l'Académie ne s'assemblait plus que toutes sections réunies. Il dépendait du hasard ou de la bonne volonté du bureau que des questions de chirurgie fussent mises à l'ordre du jour. Et encore ne s'agissait-il, en général, que de grandes discussions, menées avec un certain apparat, où la chirurgie pratique ne trouvait guère sa place. Ajoutons que, dans la docte assemblée, les chirurgiens étaient peu nombreux, et que les occasions d'y entrer étaient rares ; il fallait alors la disparition de trois membres titulaires pour qu'une place fût déclarée vacante.

On comprend que, dans de telles conditions, l'on eût le désir de fonder une société exclusivement réservée aux chirurgiens. Dès 1838, l'autorisation nécessaire avait été demandée et accordée. Je n'ai pas pu savoir pourquoi il ne fut pas donné suite à ce projet.

Il fut repris en 1842 par Auguste Bérard, qui s'en ouvrit à ses

[1] Dans la séance de la Convention du 8 août 1793, Grégoire, au nom du comité d'Instruction publique, fit un rapport sur les académies. Il les regarde comme des institutions inutiles et en demande la suppression. Le premier article du projet de décret est adopté en ces termes : « Toutes les académies et sociétés littéraires patentées par la nation sont supprimées. » Les autres articles ont été ajournés (*Gazette nationale* ou *le Moniteur universel*, n° 221, vendredi 9 août 1793. L'an II de la République française). (Communiqué par M. le Dr Dureau.)

collègues dans une de ces réunions familières dont je parlais tout à l'heure.

Bérard était arrivé à l'apogée de sa carrière. Chirurgien des hôpitaux depuis 1831, membre de l'Académie de médecine, il venait, après un brillant concours, d'être nommé professeur de clinique chirurgicale à la Faculté (1842). Il n'avait que quarante ans, aimait passionnément son art, et cherchait toutes les occasions d'en hâter les progrès.

Bérard est le véritable fondateur de la Société de chirurgie.

« Le nom d'Auguste Bérard, » disait Denonvilliers dans le bel éloge qu'il a consacré à la mémoire de son collaborateur et de son ami [1], « est inscrit le premier sur la liste des fondateurs de la Société de chirurgie, et ce n'est pas sans raison. Outre qu'il était parmi nous le plus ancien chirurgien d'hôpital et le plus considérable par sa double position d'académicien et de professeur à la Faculté de médecine, nul n'avait plus vivement désiré que lui la formation de la Société et ne s'était employé d'une manière plus efficace pour atteindre ce but. C'est lui qui avait fait les démarches voulues pour faire approuver les statuts de la Société et obtenir l'autorisation nécessaire à sa constitution. C'est encore lui qui avait sollicité du préfet de la Seine le local dans lequel nous avons tenu nos premières séances. Il avait été le président du bureau provisoire, et c'est sous sa direction et dans son cabinet même que s'était élaboré le règlement de la Société..... »

Seize des collègues de Bérard répondirent dès la première heure à son appel. Vous me saurez gré de reproduire ici leurs noms, tels que vous les trouverez en tête de nos statuts, inscrits suivant l'ordre de nomination au Bureau central.

Sont *fondateurs de la Société*, lisons-nous à l'article 3 de ce document :

MM. Auguste Bérard, chirurgien de l'hôpital de la Pitié, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine, membre de l'Académie royale de médecine de Paris.

Gustave Monod, chirurgien de la Maison royale de santé, agrégé libre à la Faculté de médecine de Paris.

Alphonse Robert, chirurgien de l'hôpital Beaujon, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

Michon, chirurgien de l'hôpital Cochin et du collège Louis-le-Grand, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

Guersant fils, chirurgien de l'hôpital des Enfants.

[1] *Mémoires de la Soc. de chir.*, t. IV, p. 1, et *Bulletins*, 1re série, 1852-53, t. III, p. 159.

MM. VIDAL (de Cassis), chirurgien de l'hôpital du Midi, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

DANYAU, chirurgien adjoint de la maison d'accouchements, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

LENOIR, chirurgien de l'hôpital Necker, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

MALGAIGNE, chirurgien de l'hôpital de Lourcine, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

P. HUGUIER, chirurgien de l'hôpital de Lourcine, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

Ph. RIGAUD, professeur de clinique chirurgicale et de médecine opératoire à la Faculté de médecine de Strasbourg, ex-chirurgien du Bureau central des hôpitaux de Paris.

NÉLATON, chirurgien de l'Hospice de la Vieillesse (hommes), agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

DENONVILLIERS, chirurgien du Bureau central des hôpitaux de Paris, agrégé à la Faculté de médecine de Paris, chef des travaux anatomiques de la Faculté de médecine de Paris.

MAISONNEUVE, chirurgien du Bureau central des hôpitaux de Paris.

CHASSAIGNAC, chirurgien du Bureau central des hôpitaux de Paris, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

CULLERIER, chirurgien du Bureau central des hôpitaux de Paris.

MARJOLIN fils, chirurgien du Bureau central des hôpitaux de Paris.

De ces hommes d'élite, qui tous, à des titres divers, se sont fait un nom dans la science, deux seulement survivent.

L'un est M. Maisonneuve, chez lequel on a pu regretter certains excès opératoires, mais qui n'en reste pas moins un chirurgien de race, joignant aux plus rares aptitudes une intelligence supérieure. — Il vit depuis longtemps, loin de Paris, dans une retraite absolue.

L'autre, nous le disions il y a un instant, c'est M. Marjolin, que l'on appelait alors Marjolin *fils*. Nommé chirurgien du Bureau central l'année qui précéda la fondation de notre Société, M. Marjolin n'avait, à cette époque, que trente et un ans, et considérait comme un privilège d'être associé par ses aînés à leur entreprise. Il crut qu'il ne pouvait mieux leur en marquer sa reconnaissance qu'en travaillant au succès de l'œuvre commune avec un zèle et un dévouement qui ne se sont jamais démentis.

J'ai dit tout à l'heure le rôle important joué par celui qui ouvre la liste des membres fondateurs; pourquoi n'insisterais-je pas sur les

services rendus par celui qui la ferme? Parcourez nos premiers *Bulletins*, vous verrez toujours René Marjolin sur la brèche : trésorier, secrétaire-archiviste, puis secrétaire général, vice-président, enfin président, ne marchandant jamais ni son temps ni sa peine. C'est à lui que nous devons le premier compte rendu de nos travaux lu en séance annuelle. Il dut en quelques pages résumer l'œuvre accomplie par la Société pendant dix années. Ce fut encore lui qui se chargea de cette lourde tâche pendant les cinq années suivantes ; il était cependant alors secrétaire général, et le règlement l'autorisait à laisser le soin du compte rendu au secrétaire annuel, autorisation dont ses successeurs ne manquèrent pas de se prévaloir. C'est encore M. Marjolin qui, le premier, mit de l'ordre dans nos collections de livres et dans nos archives; M. Larrey, président sortant, en 1852, l'en remercia publiquement. La même année enfin, lors de notre installation rue de l'Abbaye, Danyau, prononçant à cette occasion l'allocution d'usage, rend hommage au secrétaire général dans des termes que je tiens à citer : « Dans tout ce qui s'est accompli, disait-il, sa part a été si grande que nous n'hésitons pas à proclamer qu'il a bien mérité de la Société. Cette formule suffisait aux anciens, et M. René Marjolin s'en contenterait sans doute. Qu'il nous permette cependant d'ajouter quelques mots et de dire que c'est à son mouvement généreux, à sa vive impulsion, à son zèle ardent, à son activité infatigable que nous devons la transformation à laquelle vous assistez aujourd'hui. Tant d'efforts et un si complet succès méritent toute notre reconnaissance, et nous ne doutons pas que vous ne vouliez la consacrer par un vote spécial. »

Je ne doute pas, à mon tour, messieurs, que vous ne soyez heureux de ratifier par vos acclamations le « vote spécial » de nos prédécesseurs.

Les dix-sept membres fondateurs se réunirent pour la première fois le 25 août 1843. Leur premier acte fut de voter les statuts et le règlement élaborés par le bureau provisoire.

Ces statuts établissaient que la Société se composerait de membres honoraires et titulaires, de correspondants nationaux et d'associés étrangers. Le bureau comprenait un président, un vice-président, un secrétaire-archiviste et un trésorier. Le poste de secrétaire général ne fut créé qu'en 1853. La garde des archives et des livres fut, à la même époque, confiée à un bibliothécaire.

Du règlement je ne retiens qu'un trait, qui montre l'esprit pratique de nos prédécesseurs. La Société devait se réunir tous les mercredis, à trois heures et demie. Une première feuille de pré-

sence était signée par les membres arrivés en temps utile ; à quatre heures elle était retirée et contre-signée par le président. Une seconde feuille, dite d'émargement ou de sortie, était présentée à quatre heures et demie à la signature en séance. Tout membre qui n'avait pas signé les deux feuilles était passible d'une amende de 5 francs. Cet article du règlement est encore en vigueur. Il est permis de croire qu'il a eu sur la marche de la Société une influence salutaire.

Voici donc notre Société constituée. Comment fut-elle accueillie? Son entrée dans le monde s'effectua sans bruit. Aucun journal médical ne parla de sa séance d'inauguration, ni même ne mentionna sa fondation. Encore moins trouve-t-on trace de ses premiers travaux. Notre excellent et très complaisant confrère, M. le Dr Dureau, bibliothécaire de l'Académie, qui, à la demande de M. Marjolin, a bien voulu faire à ce sujet quelques recherches, lui écrit que « à sa grande surprise, il ne trouve dans les journaux du temps aucun compte rendu des premières séances de la Société de chirurgie », et il ajoute : « Vous deviez être une Société fermée, et bien fermée, comme on dit aujourd'hui ; en ce temps-là, les médecins ne cherchaient guère la publicité. »

On s'occupait cependant en haut lieu de la Société nouvelle, et cela sans aucune sympathie. On ne voyait pas volontiers les chirurgiens faire bande à part.

N'allait-on pas, disait-on, réveiller l'ancienne rivalité de la médecine et de la chirurgie? C'était avoir bonne mémoire, mais aussi retarder un peu ; il était passé, le temps des longues luttes que dut soutenir la chirurgie pour conquérir sa place au soleil.

Quelques-uns, sans aller si loin, redoutaient de voir l'ancienne Académie de chirurgie renaître de ses cendres et porter ombrage à l'Académie de médecine. Aussi l'opposition la plus vive vint-elle de l'Académie, bien que celle-ci comptât un de ses membres parmi les fondateurs de la Société de chirurgie.

L'hostilité se manifesta surtout par l'abstention de ceux qui auraient dû, semble-t-il, s'empresser de soutenir notre Société par leur présence. Un article de nos statuts portait que « les chirurgiens des hôpitaux civils et militaires de Paris, en exercice depuis plus de douze ans au 1er juillet 1843, pourraient être admis, sur leur demande, à faire partie de la Société comme membres honoraires ». Un seul, M. Marjolin père, répondit à cet appel, et lorsqu'il mourut, en 1850, son nom était encore le seul qui fût inscrit sur la liste de nos membres honoraires.

La Société de chirurgie ne s'émut point. Consciente de son rôle, modeste, mais bien défini; n'ayant d'autre but, comme elle aimait à

le rappeler, que de donner à ses membres une occasion « de se communiquer les faits importants recueillis dans l'intervalle des séances, soit dans les hôpitaux, soit dans la pratique civile, de discuter les divers points de théorie et de pratique encore obscurs, et d'établir des rapports scientifiques avec les confrères de France et de l'étranger »[1]; n'ayant d'autre ambition « que de travailler sans relâche à l'étude et aux progrès de la chirurgie »[2]; certaine de triompher un jour et d'entraîner les moins bienveillants, elle se mit simplement à l'œuvre.

Auguste Bérard fut son premier président. « Les services qu'il rendit dans cette fonction », nous dit encore Denonvilliers, « furent inappréciables »... « Il en est d'une société naissante », ajoute-t-il, « comme d'un jeune enfant qui entre dans la vie ; son avenir dépend plus qu'on ne pense de la direction imprimée à ses premiers efforts. Or Bérard excellait à guider les débats, à les animer ou à les modérer au besoin, à les élargir ou à les élever quelquefois, à les maintenir toujours dans les bornes de la modération et des convenances et dans la voie de la pratique. »

Je suis d'autant plus heureux de citer ces paroles que nous ne savons rien des premières séances de la Société. Le premier volume des *Bulletins* date de 1848. Les procès-verbaux des cinq années précédentes ont été détruits dans cette même année pendant les journées de juin. L'Hôtel-de-Ville avait été envahi par le peuple armé. On força nos armoires ; on fit main basse sur les quelques centaines de francs qui y étaient enfermées, et — malheur irréparable — les archives de la Société furent foulées aux pieds et dilacérées. M. Marjolin conserve pieusement quelques débris informes de ces précieux papiers[3].

Mon père m'a souvent entretenu de cet incident, qui l'avait particulièrement affecté. Déjà alors les chirurgiens avaient une écriture un peu... hâtive. Ma mère en avait une fort belle, et mon père l'avait chargée de recopier sur un grand registre les procès-verbaux rédigés par lui ou par l'un ou l'autre des secrétaires. Le fait était bien connu des membres de la Société, qui savaient gré au collègue aimé de cette gracieuse collaboration. Ainsi, pensaient-ils,

[1] Avant-propos des Mémoires (*Mémoires de la Société de chirurgie*, t. I, p. XVII).

[2] R. MARJOLIN, Compte rendu des dix premières années (*Mémoires de la Société de chirurgie*, t. IV, p. 30).

[3] En 1852, le ministre de l'Instruction publique accorda à la Société de chirurgie une indemnité pour les pertes qu'elle avait subies en 1848 [V. la séance annuelle du 6 juillet 1853, discours de M. Guersant (*Bull. de la Soc. de chir.*, 1re série, t. IV, p. 3)].

étaient sauvés à jamais de l'oubli ces premiers produits, toujours particulièrement chéris, de leur travail. Ce registre, avec le reste, fut mis en pièces par quelques individus avinés, plus bêtes sans doute que méchants.

Le premier soin du bureau, après ce fâcheux événement, fut d'avoir désormais recours, pour ses procès-verbaux, à la typographie, gardienne plus fidèle et plus sûre de la pensée humaine que la meilleure des écritures.

La Société avait d'ailleurs un bien autre souci, celui de trouver un abri. Elle n'entendait pas s'exposer de nouveau à l'orage en rentrant à l'Hôtel-de-Ville, et ayant à cœur de ne pas interrompre une seule fois le cours de ses séances — ce qu'elle ne fit jamais, pas plus en 1848 que plus tard, pendant l'année terrible, ni dans les jours plus troublés encore de la Commune [1], — elle accepta temporairement l'hospitalité que lui offrait à l'Ecole pratique un de ses membres, M. Gosselin, alors chef des travaux anatomiques.

Presque aussitôt elle entrait en arrangement avec la Société philomathique, qui lui céda, pour le mercredi, la jouissance de la pièce qu'elle occupait rue d'Anjou-Dauphine.

Cette nouvelle étape ne pouvait être, à son tour, que provisoire. La Société de chirurgie avait l'ambition d'être *chez elle*. Le local désiré fut enfin trouvé, dans le vieux palais abbatial de Saint-Germain-des-Prés, rue de l'Abbaye, près du quartier des Écoles, au deuxième étage d'une maison tranquille, dans une rue peu bruyante.

Vous connaissez tous le lieu actuel de nos réunions. Peut-être le trouvez-vous aujourd'hui bien modeste et un peu exigu. Tel n'était pas l'avis de nos prédécesseurs.

Ce n'est pas sans une réelle satisfaction que Danyau, en prenant possession, le 20 octobre 1852, au nom de la Société de chirurgie, des « belles salles » où elle s'assemblera désormais, en fait valoir tous les avantages. « Vous ne trouverez point ici, messieurs », disait-il, « le luxe d'un amphithéâtre à gradins en chêne, à stalles mollement rembourrées. Les fauteuils académiques invitent au sommeil, et quoique vous ne soyez point restés inactifs, vous n'avez point encore assez fait pour vous endormir sur vos lauriers. Mais vous serez commodément assis en face de bonnes et larges tables recouvertes en drap vert, et dont la disposition soigneusement étudiée laisse entre toutes les parties de la salle une libre circulation et permet entre tous les membres des communica-

[1] Un seul mercredi, en cinquante ans, la Société de chirurgie n'a pu tenir séance. C'était le 24 mai 1871, jour où le combat était engagé dans les rues de Paris entre l'armée et les partisans de la Commune.

tions faciles. Au reste, vous pouvez voir que nous ne vous avons pas traités en Spartiates, et il vous suffira de regarder à vos pieds pour reconnaître que nous avons songé à vous préserver des rigueurs de l'hiver qui s'approche. » Il décrit ensuite l'enceinte principale avec ses deux entrées, l'une pour les membres de la Société, l'autre pour le public ; la salle qui la précède, destinée aux malades présentés en séance et aux personnes qui les accompagnent ; la salle des conférences que l'on s'est efforcé de rendre confortable, et enfin la bibliothèque garnie de belles armoires, où les livres seront à l'aise.

« Tel est, messieurs, ajoutait-il, le local que vous allez occuper, dans un édifice de belle et sérieuse apparence et de facile abord, au milieu d'un quartier où l'air et la lumière abondent, dans le centre même des relations scientifiques. Nous ne pensons pas que vous regrettiez celui où la Société a été confinée et presque enterrée si longtemps... Vous étiez mal chez les autres ; vous allez être bien, très bien chez vous. »

A cette prospérité matérielle correspondaient des progrès d'ordre plus élevé. Denonvilliers, président sortant en 1854, se plaisait à constater « l'extension prise tout à coup par la Société de chirurgie ».

Le nombre des membres titulaires s'était peu à peu accru. On touchait au moment « où l'on serait au complet ». Ce jour se fit attendre encore deux ans. Il marque une date dans l'histoire de notre Société. C'est au mois de juillet 1856 que le président Gosselin, dans son discours de sortie, pouvait annoncer à ses collègues qu'il n'y avait plus qu'une place de titulaire vacante, pour laquelle se présentaient huit concurrents. Il terminait son allocution en disant : « Pourquoi parler encore des détracteurs de la Société de chirurgie ? Il n'en existe plus, si j'ai su bien recueillir les bruits du dehors. Il me semble que ceux qui autrefois nous blâmaient ou nous raillaient ont cessé de le faire ; que les railleurs sont devenus indifférents ; que les indifférents applaudiraient volontiers. Marchons toujours dans la même voie, messieurs ; continuons à étudier sans amertume et sans jalousie les grandes questions chirurgicales ; ne cessons pas de donner l'exemple de la concorde ; sachons rendre nos réunions assez attrayantes pour nous y trouver heureux, et soyez sûrs qu'avant peu la Société de chirurgie n'aura plus que des approbateurs. »

Les jours difficiles étaient passés. La victoire était remportée. La Société de chirurgie avait vu venir à elle ceux qu'elle considérait et respectait comme des maîtres. Roux, Lallemand, Jules Cloquet, Gerdy, Ph. Bérard, René Duval, Hervez de Chegoin,

Ph. Boyer, Velpeau, Bégin acceptaient successivement le titre de membres honoraires.

Gosselin, dans le discours dont je viens de citer un passage, a bien mis en lumière, en parlant de Gerdy, mort peu de temps après son admission à l'honorariat, la bonne harmonie qui régnait alors déjà au sein de la Société, et la satisfaction que ces vétérans du concours éprouvaient à trouver auprès de nous « ce qui leur avait manqué dans leur jeunesse, une réunion où la science qu'ils aimaient fût élaborée sans fiel et sans envie ». « N'avez-vous pas remarqué, disait-il, avec quel plaisir Gerdy prenait part à nos discussions, et avec quelle simplicité cet orateur, partout ailleurs si fougueux et si passionné, venait ici exposer ses opinions et nous apporter le tribut de son expérience, et comme son visage devenait souriant en entrant dans cette salle, où il semblait trouver un peu du bonheur qui lui avait manqué jusque-là ?... Dans les nombreux concours auxquels Gerdy a pris part, il a trouvé des adversaires redoutables. Presque tous ses contemporains avaient été ses rivaux, et, malgré lui, il s'est longtemps laissé aller à voir un ennemi dans tout chirurgien qui l'approchait. Parmi nous, il était heureux de trouver enfin des chirurgiens qui fussent des amis. Je me plais à croire que si, à l'époque des concours mémorables qui les ont illustrés, lui et tant d'autres, la Société de chirurgie eût existé, elle aurait rapproché et réuni dans ses paisibles discussions tous ces hommes éminents qui, faute de se connaître et de se voir, ont vécu trop aigris les uns contre les autres et sont restés assombris par des rivalités incessantes qui, lorsqu'elles se continuent dans l'intervalle des grandes luttes, laissent au cœur beaucoup de tristesse et de mécontentement. »

On ne saurait trop insister sur ce rôle bienfaisant et pacificateur de notre Société, qui réunit sur le pied de la plus cordiale égalité des maîtres illustres, des membres de l'Académie, voire même de l'Institut, et de jeunes chirurgiens, tout frais échappés du concours, n'ayant d'autre souci, les uns et les autres, que de travailler au progrès de leur art.

Ne pourrions-nous pas aller plus loin et, sans outrecuidance, appliquer à notre Société ce qu'en 1653 Pellisson disait de l'Académie française :

« Si cette Compagnie subsiste longtemps et donne le même honneur qu'elle a fait jusque ici, il est impossible que la France n'en retire beaucoup d'avantage. Tant d'hommes d'esprit et de savoir ne peuvent pas s'assembler toutes les semaines sans s'exciter les uns les autres au travail, sans profiter beaucoup de ces convocations et sans répandre insensiblement le profit qu'ils auront fait

pour eux-mêmes sur tout Paris et sur tout le reste de la France [1]. »

L'entrée parmi nous de Jacques-Réné Duval, nommé par acclamation membre honoraire le 28 décembre 1852, fut particulièrement fêtée. Il était alors âgé de près de cent ans. Reçu « maître chirurgien juré » en 1786, il avait soutenu sa thèse à l'École royale de chirurgie, sous la présidence de Chopart. Depuis longtemps il était l'unique survivant des membres de l'ancienne Académie de chirurgie. On se plut à voir en ce vénérable représentant d'une glorieuse époque comme un trait d'union entre la jeune Société et son illustre devancière. L'allocution qu'il prononça dans la séance du 12 janvier 1853 a été conservée dans nos Bulletins. Deux ans après, il arrivait au terme de sa longue carrière. Son petit-fils — vous avez nommé notre collègue, M. Marjolin — nous donnait en souvenir de son aïeul une somme qui fut consacrée à récompenser la meilleure thèse de chirurgie soutenue dans l'année. C'est notre « prix Duval. »

Comme celui des membres titulaires et honoraires, le nombre des membres correspondants nationaux s'est accru suivant une progression, lente d'abord, puis singulièrement rapide. Il était de 6 en 1847 ; il ne s'augmenta que de 10 dans les quatre années qui suivirent. Puis les candidatures commencèrent à affluer. On procéda à 29 élections entre 1851 et 1855. La Société inscrivait sur sa liste de correspondants la plupart des chirurgiens qui en province s'étaient fait un nom : Letenneur (de Nantes), Jules Roux (de Toulon), Debrou (d'Orléans), Bonnet, Diday, Gensoul, Parise et Pravaz (de Lyon), Sédillot (de Strasbourg), Bouisson (de Montpellier), Notta (de Lisieux), Maunoury père (de Chartres), Bardinet (de Limoges), etc...

Six ans ne sont pas écoulés que le président, dans son discours annuel, constate que le nombre des postulants dépasse de beaucoup celui des vacances.

On augmenta le nombre des places à donner. Il avait été d'abord illimité : fixé à 70, en 1850, il fut porté à 100 en 1861, et, récemment (1885), encore accru de 25.

Il me plairait de citer ici les noms de tous ceux, non moins distingués, qui sont venus se joindre aux élus des premières années, et dont un si grand nombre nous ont fait l'honneur et l'amitié de venir assister à cette fête. La liste en serait trop longue. Ils voudront bien se contenter du souhait impersonnel de bienvenue que je suis heureux de leur adresser à nouveau, au nom de leurs collègues de Paris.

[1] Pellisson, *Hist. de l'Acad. française*, édit. de 1729, t. I, p. 314.

Je ne songe pas davantage à faire devant vous le dénombrement de nos membres correspondants étrangers. Je ne céderais cependant qu'à un mouvement de légitime orgueil en procédant à la simple lecture de tous les noms fameux que vos secrétaires généraux ont eu la satisfaction d'inscrire successivement sur leurs registres.

Dès 1852 il fut décidé, sur la proposition de M. Larrey, que les *membres associés* formeraient désormais une classe à part, distincte des *correspondants étrangers*, afin de pouvoir offrir à certaines illustrations de la chirurgie un titre qui ne pouvait être demandé, mais qui fut toujours accepté avec reconnaissance.

Les premiers membres associés furent V. Mott (de New-York), Jæger (de Vienne), Chelius (d'Heidelberg), Textor (de Wurtzbourg), Brodie, Lawrence, Travers et Guthrie (de Londres), Ballingall et Simpson (d'Edimbourg), Crampton (de Dublin), Grimm (de Berlin), Arendt (de Saint-Pétersbourg), Ammon (de Dresde), Mayor (de Genève),— tous morts aujourd'hui.

La Société, en 1863 et en 1865, confiait à deux de ses membres — Giraldès et Legouest — le soin de faire, en séance solennelle, l'éloge de Brodie et de Guthrie, et montrait, en accordant à ces collègues de l'étranger les mêmes égards qu'à ses membres nationaux, en quelle haute estime elle les tenait.

Nous comptons aujourd'hui 20 associés et 70 correspondants étrangers. Ceux d'entre eux que la distance et surtout l'époque, à certains égards fâcheuse, que nous avons dû choisir pour cette réunion, tiennent éloignés de nous, ont voulu du moins, vous l'avez entendu, nous envoyer le témoignage écrit de leurs regrets et l'expression de leur chaude sympathie.

J'en viens à l'histoire des publications de la Société de chirurgie.

Nous avons vu comment nos premiers procès-verbaux avaient été détruits. Tout le travail des premières années n'a cependant pas été perdu. Quelques œuvres de longue haleine, lues en séance par leurs auteurs, avaient été publiées dans les *Archives générales de médecine*. En 1847, la Société avait formellement invité chacun des membres titulaires à faire chaque année une communication originale. Ces travaux, dès lors, se multiplièrent. On pensa qu'ils pouvaient faire l'objet d'une publication spéciale et que, de la sorte, à l'exemple de l'ancienne Académie de chirurgie, la jeune Société aurait ses *Mémoires* imprimés.

Le premier fascicule parut en mars 1847; le volume ne fut complet que dans le courant de l'année 1849. Il contenait, entre autres, de *Nouvelles études sur la luxation sous-glénoïdienne de*

l'*humérus*, par Goyrand (d'Aix); le mémoire bien connu de Morel Lavallée sur les *Hernies du poumon;* celui de Gosselin sur les *Déchirures du poumon sans fracture des côtes*; celui de Nélaton sur les *Luxations de la mâchoire inférieure*; ceux de Chassaignac et de Robert sur l'*Ecoulement séreux qui s'effectue par l'oreille à la suite des fractures du rocher*, etc....

Le livre était superbe : grand in-4°, beau papier, caractères de choix. M. Masson père, l'intelligent et complaisant éditeur, qui avait noué avec la Société de chirurgie d'amicales relations, si bien continuées par son fils, y avait mis tous ses soins. Le malheur était qu'une pareille édition coûtait cher et que nos *Mémoires* étaient appelés à avoir, dans le monde médical, surtout un succès d'estime. M. Masson avertit la Société que la publication ne pourrait pas continuer dans de telles conditions.

Elle continua cependant. Cullerier, dans le discours qu'il prononça à la séance annuelle de juillet 1849, disait : « que la publication des *Mémoires*, un instant compromise, reprenait son cours, grâce à des sacrifices »... Le trésorier d'alors, qui n'était autre que notre vénéré collègue, M. Marjolin, « déjà nommé », vous expliquerait mieux que moi à qui incombèrent ces sacrifices, dont on retrouverait la trace dans le dossier de la Société de chirurgie, à la librairie Masson.

Cullerier annonçait en même temps que le premier fascicule du deuxième volume venait de paraître. Il félicitait la Société « d'avoir voulu, par son empressement à le publier, bien montrer qu'elle était décidée à continuer son œuvre ». L'œuvre existe, Messieurs. Elle est trop peu connue. Sont-ils nombreux, parmi les jeunes, ceux qui ont tenu à honneur de posséder cette belle collection, de sept volumes, qui abonde en travaux de haute valeur ?

C'est là que vous trouverez les premiers éloges lus en séance solennelle par les secrétaires généraux. Quelques-uns de ces morceaux écrits par les Broca, les Legouest, les Trélat, les Guyon, sont à juste titre considérés comme des modèles.

En même temps que ses *Mémoires*, la Société éditait un *Bulletin*, publication beaucoup plus modeste, exclusivement réservée aux procès-verbaux des séances.

Le premier volume ne fut achevé qu'en 1851 ; il contenait le compte rendu des années 1848, 1849 et 1850. Les fascicules qui le composaient avaient paru successivement à dater des premiers mois de 1849, mais à des intervalles irréguliers. Il en fut de même des suivants; tous les ans les présidents signalaient cette irrégularité et la déploraient.

Un traité conclu plus tard avec la *Gazette des hôpitaux*, qui se chargea de publier les comptes rendus rédigés par nos secrétaires,

et de nous les rendre sous forme de tirages à part, réunis au bout de l'année en un volume, diminua nos frais d'impression, mais sans supprimer les retards.

Il en fut ainsi jusqu'en 1875. C'est grâce à l'intelligente générosité de Mme Huguier, la veuve de P. Huguier, membre fondateur et ancien président de notre Société, que ce fâcheux état de choses put être modifié.

Mme Huguier, sur le conseil d'amis éclairés, fit don à la Société de chirurgie, en souvenir de son mari, d'une rente annuelle de 1,000 francs, en nous laissant le soin d'en déterminer l'emploi.

La Société ayant décidé que cette somme serait consacrée à « favoriser nos publications scientifiques », l'occasion parut bonne pour donner suite à un projet depuis longtemps caressé.

L'impression de nos *Mémoires* demeurait pour nous une lourde charge, et surtout cette publication était dépourvue du cachet d'actualité que doit avoir toute œuvre scientifique. Certains travaux, devant attendre pour paraître que l'on eût réuni les éléments d'un volume complet, ne voyaient le jour que plusieurs années après avoir été communiqués. Aussi bien devenaient-ils plus rares, les auteurs de ces importants travaux préférant avoir recours, pour les faire connaître, à l'un des journaux scientifiques dont le nombre allait croissant.

Mieux valait renoncer à éditer nos *Mémoires* à part, et les publier désormais, dans l'ordre où ils seraient lus, en même temps que les procès-verbaux et dans un même recueil.

Cette publication unique, pour laquelle on proposa d'abord le nom de *Journal de la Société de chirurgie* reçut définitivement celui de *Bulletin et Mémoires de la Société de chirurgie*, qui rappelait mieux sa double origine.

Cette transformation, qui ne se fit pas sans de longs pourparlers, et à laquelle s'employèrent avec zèle le secrétaire général d'alors, M. Guyon, et notre éditeur, M. Georges Masson, avait un inconvénient. Pour que notre volume ne prît pas des proportions exagérées, il fallait que les orateurs et les auteurs de communications écrites consentissent aux réductions que le comité de publication jugerait nécessaires. Celui-ci aurait-il la main assez ferme pour les imposer? Arriverait-il, suivant l'expression de M. Perrin, « à faire figurer *Bulletins et Mémoires* sur le lit de Procuste, représenté par les fascicules mensuels du nouveau recueil » ? On n'était pas sans quelque appréhension à cet égard.

En fait, les choses s'arrangèrent au mieux, et aucun de nous ne regrette aujourd'hui la décision prise. Tous les ans, nous possédons un beau volume, aux frais duquel, grâce au legs Huguier, nous pouvons suffire, et qui constitue un recueil apprécié en

France et, — je puis l'ajouter, preuves en main, — à l'étranger.

De plus, grâce à l'activité de nos secrétaires annuels, à laquelle vous vous plaisez à rendre hommage, les fascicules mensuels de nos *Bulletins* paraissent à des époques presque régulières, et les travaux qu'ils contiennent conservent tout le charme de l'à-propos.

Telles sont nos publications officielles. Mais je ne saurais oublier, en ce jour, certains collaborateurs officieux et dévoués. M. Larrey, dans le discours qu'il prononça en quittant la présidence en 1852, se félicitait de voir trois journaux médicaux faire mention de nos travaux. Il doit être aujourd'hui plus que satisfait lorsqu'il aperçoit, groupés dans l'étroit espace qui leur est réservé, ces nombreux rédacteurs — parmi lesquels vous aimez à reconnaître l'élite de vos élèves — suivant avec assiduité vos séances, dont ils répandent aussitôt dans vingt journaux de Paris et de la province l'intelligente et fidèle analyse. Vous ne me pardonneriez pas si je n'adressais, en votre nom, à ces hommes de bonne volonté, un remerciement cordial.

La collection de nos *Bulletins*, de nos *Mémoires*, de nos *Bulletins et Mémoires*, arrive à faire bonne figure sur les rayons de notre bibliothèque. Ce n'est cependant qu'une faible partie de nos richesses.

Dès le début, la Société de chirurgie s'était occupée de mettre à la disposition de ses membres des livres de choix, dont le nombre, grâce à de fréquentes libéralités[1], grâce aussi aux échanges effectués entre nos publications et celles des Sociétés étrangères, alla croissant rapidement.

Le poste de bibliothécaire fut créé, comme je l'ai dit, en 1853. Ce n'était pas, en ce temps-là, une sinécure. Le premier appelé à l'occuper fut notre savant et regretté collègue Giraldès. Aucun choix ne pouvait être meilleur. Giraldès était un érudit, il avait l'amour des livres. Il se mit aussitôt à l'œuvre et fit au delà de ce qu'on attendait de lui.

Lorsque, au bout de trois ans, il donna sa démission, une commission fut nommée pour examiner les résultats de son administration. Broca, bon juge en pareille matière, fut chargé du rapport. J'en extrais un passage, qui donne une idée de l'état dans

[1] Lenoir en mourant, en 1860, a légué à la Société de chirurgie plus de 1,200 volumes « dans le plus bel ordre et le meilleur état, parmi lesquels figurent beaucoup de livres rares et de grand prix » [Éloge de Lenoir, par PAUL BROCA (*Mém. de la Soc. de chir.*, t. VI, p. LVI)]. — Paul Guersant, Payen, Velpeau, Gerdy et le baron Larrey sont aussi inscrits, en tête de nos *Bulletins*, comme donateurs de livres pour la bibliothèque de la Société.

lequel se trouvait à cette époque notre bibliothèque, ainsi que du travail considérable auquel Giraldès dut se livrer.

« Votre commission, disait Broca, ne saurait trop louer l'habileté et le dévouement avec lesquels M. Giraldès s'est acquitté de la tâche que vous lui avez confiée. Lorsque, il y a trois ans, notre collègue accepta les fonctions ingrates de bibliothécaire, vous conserviez déjà un grand nombre de volumes et d'innombrables brochures; mais ces richesses étaient en quelque sorte perdues pour vous, car vous n'aviez point de catalogue, et les brochures, empilées sans ordre dans les armoires, étaient à peu près introuvables. M. Giraldès, avec un zèle et une persévérance qui lui donnent des droits à la reconnaissance de la Société, a fait de l'ordre au milieu de ce chaos. Aujourd'hui, vous possédez deux catalogues, l'un pour les volumes et les collections de journaux, l'autre pour les brochures et les opuscules. Mais notre collègue a fait plus encore; il n'a pas reculé devant la difficulté d'un classement par ordre de matières. Les brochures ont été méthodiquement distribuées par sujets dans un grand nombre de cartons spéciaux, disposition éminemment profitable aux recherches et qui n'existe que dans bien peu de bibliothèques. »

Malheureusement, les successeurs de Giraldès ne furent pas à sa hauteur. Il fallut, vingt ans plus tard, reprendre son travail en sous-œuvre. Ce fut Giraud-Teulon qui s'en chargea. Il refit un catalogue qui, commencé en 1870, ne fut terminé qu'en 1874.

Je n'oserais dire que Giraldès et Giraud-Teulon aient trouvé ou aient chance de trouver parmi nous des continuateurs dignes d'eux.

Notre bibliothèque a d'ailleurs un vice irrémédiable. Elle étouffe dans un local trop exigu. Quels que soient le zèle et la compétence de l'excellent bibliothécaire adjoint qui veut bien aujourd'hui veiller au bon état de nos collections, il ne peut, faute de place, arriver à faire ce qu'il voudrait. C'est la seule ombre au tableau, je devais la signaler.

Quant à la caisse, vers laquelle je me tourne respectueusement en terminant cette revue de nos œuvres vives, je n'aperçois, au contraire, qu'un ciel pur et sans nuages.

Il n'en fut pas toujours ainsi. La Société de chirurgie a été pauvre, mais toujours économe, et sachant proportionner ses dépenses à ses moyens. Elle ne tarda pas, au reste, à voir ses ressources grandir, grâce à l'augmentation du nombre de ses membres, grâce aussi à la bonne gestion de ceux de vos collègues que vous avez successivement chargés du soin de vos finances : Marjolin, Debout, Houel, Guéniot, Nicaise, Berger, — Schwartz

enfin, le dernier élu et non le moins expert. En 1878, date mémorable, le président sortant, M. Panas, annonçait à ses collègues que, pour la première fois, la Société avait pu consacrer une modeste somme à l'achat de rentes sur l'État. La Société de chirurgie devenait rentière. Vous pensez bien qu'elle n'a pas cessé de l'être. Laissons retomber le voile : bien que nous soyons ici en famille, nous ne sommes cependant pas en comité secret. Il suffira à nos amis de savoir que notre situation financière est bonne.

La Société de chirurgie fut reconnue d'utilité publique en 1851. Elle acquérait ainsi la personnalité civile et devenait apte à recevoir des legs. A l'exception de celui de Huguier, tous ceux qu'elle a reçus ont eu pour objet la fondation de prix. J'ai déjà parlé du *prix Duval*. Il est à peine besoin de rappeler les autres : *prix Laborie*, *prix Gerdy*, *prix Demarquay*, *prix Ricord*. Peut-être, tout en adressant à nos généreux donateurs un reconnaissant souvenir, serait-il à propos de faire remarquer, avec l'un de nos présidents [1], que l'institution des prix périodiques ne réalise pas complètement l'intention des fondateurs. Le petit nombre, la valeur restreinte, quelquefois même l'absence des mémoires envoyés en témoignent. Il serait à désirer, ajoutait notre collègue, que les bienfaiteurs futurs de notre œuvre entrassent dans la voie ouverte par Mme Huguier, en permettant à la Société de chirurgie la libre disposition de leurs dons, qu'elle saurait employer au mieux des intérêts de la science chirurgicale, son unique souci.

Cette *Notice historique* semblerait sans doute incomplète si elle se restreignait aux détails qui précèdent, et n'essayait pas de donner quelque idée de l'œuvre scientifique accomplie par la Société de chirurgie. Il est évidemment impossible de faire ici une analyse, même écourtée, de ses travaux. Il faut nous en tenir aux grandes lignes, ne nous arrêtant qu'aux principales étapes; cela suffira pour montrer que notre Société, fidèle à ses origines, n'a jamais été que la vivante expression du mouvement chirurgical contemporain.

Lors de sa fondation, et surtout quelques années plus tard, lorsqu'elle eut attiré à elle, au fur et à mesure de leur nomination, les chirurgiens du Bureau central, la Société de chirurgie formait une réunion d'hommes jeunes, animés de généreuses ardeurs, aspirant à se montrer, par leur valeur scientifique, et par leurs succès opératoires, dignes de leurs aînés.

[1] Le Fort, président pour 1875. Discours de sortie (*Bull. et Mém. de la Soc. de chir.*, 1876, 3e série, t. II, p. 60.)

L'instant paraissait propice. L'anesthésie, dont les premières applications en France datent de 1846, allait donner à l'activité chirurgicale un nouvel essor. C'était aussi le moment où, sous l'influence de Lebert et de Robin, l'application du microscope à l'étude des lésions pathologiques commençait à permettre de pénétrer plus profondément le secret des affections chirurgicales.

La première des grandes discussions dont nos *Bulletins* ont gardé le souvenir, fut consacrée à l'étude de l'anesthésie générale, et plus particulièrement à celle de la chloroformisation. Elle s'engagea à propos d'un cas de mort par le chloroforme observé par Vallet (d'Orléans), un de nos membres correspondants, et à la suite d'un remarquable rapport de Robert, lu dans la séance du 8 juin 1853. Elle se prolongea jusqu'au 22 février 1854, c'est-à-dire pendant près d'un an. Le résumé de la discussion fait par Robert n'occupa pas, à lui seul, moins de quatre séances. Le débat fut donc complet. La Société exprima par son vote final l'avis que, si l'inhalation du chloroforme, même pur et bien administré, pouvait déterminer la mort, ces cas malheureux étaient trop exceptionnels pour que l'on dût renoncer à l'emploi de ce précieux agent. Cette discussion s'est renouvelée à bien des reprises parmi nous : elle a toujours abouti à la même conclusion.

C'est aussi dans les premiers volumes de nos recueils que vous trouverez la trace des importantes recherches de Lebert sur les tumeurs fibro-plastiques, sur la distinction du cancer et du cancroïde, sur les enchondromes, etc. Notre Société, en accordant à Lebert, bien qu'il ne fût pas chirurgien de profession, le titre de membre titulaire, montrait tout l'intérêt qu'elle prenait aux travaux de ce genre [1]. On sait au reste que le savant anatomo-pathologiste retrouvait parmi nous en Broca, Follin et Verneuil, des élèves distingués qui devinrent bientôt des émules.

Mais ce serait laisser dans votre esprit une fausse impression que d'insister davantage sur ces souvenirs. La chirurgie active et pratique demeurait la principale des préoccupations de notre Société ; — je dis : la chirurgie, dans la plus large acception du mot.

La spécialisation n'était pas encore en honneur. La main qui maniait avec prestesse le couteau à amputations, était prête à saisir tel jour l'aiguille à cataracte, tel autre le lithotriteur, tel autre encore, le forceps. Nombreuses sont en effet les communications que nous pourrions relever, dans les vingt premiers volumes de nos *Bulletins*, sur les affections des yeux, de la vessie ou sur les

[1] Lebert, nommé membre titulaire le 14 août 1850, ayant dû s'éloigner de Paris, fut nommé membre associé étranger le 19 janvier 1853.

questions diverses relatives à l'obstétrique, et même sur les maladies du larynx et de l'oreille.

Est-il nécessaire de rappeler les noms de Follin, Perrin et Giraud-Teulon ; de Danyau, Blot et Depaul; de Voillemier, de Dolbeau, ces maîtres — pour ne citer que les disparus — que notre Société se glorifiait de compter parmi les siens?

C'est néanmoins sur ce que l'on est convenu d'appeler la grosse chirurgie que se concentre le principal effort des chirurgiens de cette époque. Fractures, luxations, affections et plaies des articulations, anévrysmes, hernies, bec-de-lièvre, taille, autoplastie, amputations, désarticulations, ablations de tumeurs, etc. ; tels sont quelques-uns des principaux sujets qui sont continuellement à l'ordre du jour.

Tantôt ce sont des faits intéressants, tirés de la pratique, qui sont communiqués et qui donnent lieu à de courtes remarques ; tantôt c'est une grande discussion qui s'engage. De véritables discours, longuement élaborés, sont lus à la tribune. Ils avaient parfois l'inconvénient, dit-on, de faire le vide dans la salle [1] ; ils n'en demeurent pas moins pour nous des documents précieux.

Parmi les plus importants de ces grands débats, je signale ceux sur *les formes et le traitement de la coxalgie* [2], sur le *mal de Pott* [3], le *trépan* [4], le *traitement de la syphilis* [5]; ceux plusieurs fois renouvelés sur le *traitement des anévrismes*, survenant au moment où Vanzetti venait d'établir les avantages de la compression digitale [6]; ceux encore, non moins abondants, sur les *polypes naso-pharyngiens*, dont l'histoire pathologique est tout entière faite dans nos *Bulletins* [7]; celui enfin sur l'*évidement des os* et les *résections*

[1] Compte rendu pour 1868, par L. Labbé (*Bull. de la Soc. de chir.* 1868, 2e série, t. IX, p. 526).

[2] Coxalgie : *Bulletin de la Soc. de chir.*, 1865, 2e série, t. VI, p. 33 et suiv.

[3] Mal de Pott ; *Ibid.*, 1857-58, 1re série, t. VIII, p. 311 et suiv.

[4] Trépan : *Ibid.*, 1866, 2e série, t. VII, p. 508; et 1867, 2e série, t. VIII, p. 70 et suiv.

[5] Syphilis : *Ibid.*, 2e série, t. VIII, p. 411 et suiv.

[6] Anévrismes : V. les tables de toutes les années des *Bulletins*, la question étant presque toujours à l'ordre du jour; et pour les communications de Vangetti : 1857-58, 1re série, t. VIII, p. 114 (comm. écrite); et 1862, 2e série, t. III, p. 484, et 1867, 2e série, t. VIII, p. 353 et suiv. (comm. orales).

[7] Polypes naso-pharyngiens : *Ibid.*, 1re série, t. I, p. 159 et suiv.; t. II, p. 480 et suiv.; t. IV, p. 27 et suiv.; t. V, p. 118 et suiv.; t. VIII, p. 17 et suiv. — 2e série, t. I, p. 7 et suiv.; t. III, p. 133 et suiv.; t. IV, p. 88 et suiv.; t. V, p. 318 et suiv.; t. VI, p. 518 et suiv.; t. VII, p. 18 et suiv.; t. VIII, p. 28; t. X, p. 342; t. XI, p. 253 et 272. — 3e série, t. II, p. 335 et suiv. — Nouv. série, t. I, p. 317; t. II, p. 194; t. III, p. 390; t. V, p. 719; t. VI, p. 206; t. VII, p. 480 et 515; t. VIII, p. 218 et 319; t. X, p. 248 et 633; t. XIV, p. 572; t. XV, p 617; t. XIX, p. 258 et 318.

sous-périostées, dans lequel Sédillot et Ollier, nos illustres collègues, trouvant chacun parmi nous des partisans et des adversaires, soutinrent eux-mêmes leur opinion respective, jusqu'au jour où la discussion fut close au profit des opérations souspériostées [1].

Citerai-je encore les nombreuses séances consacrées à l'examen de la valeur relative des différents procédés d'*amputation partielle ou totale du pied;* au *traitement des fistules vésico-vaginales;* à l'*anatomie pathologique, au mécanisme et au traitement des hernies;* aux *affections et tumeurs des bourses;* aux *plaies de tête, de poitrine et de l'abdomen;* aux *tumeurs de l'utérus et de l'ovaire;* aux *pieds-bots*, *becs-de-lièvre*, *anthrax*, *tumeurs érectiles*..: Mais je m'arrête; pour être complet, il faudrait passer en revue la pathologie chirurgicale tont entière.

Je me ferais scrupule cependant de ne pas mentionner encore, parmi les sujets de vos délibérations, les *plaies par armes à feu*, dont vous avez abordé l'étude toutes les fois que l'occasion s'en est offerte. La présence parmi nous de tant d'éminents collègues de l'armée ou de la marine, auxquels vous avez toujours tenu à honneur d'ouvrir largement vos rangs, donnait à vos discussions, en de tels jours, une saveur et une portée spéciales.

L'activité, dans toutes les directions, était donc considérable. Et cependant le terrain livré alors aux entreprises de la chirurgie n'avait pas la même étendue qu'autrefois, ni surtout celle qu'il devait atteindre quelques années plus tard.

Le commencement du siècle avait été témoin de singulières audaces. La cure radicale des hernies était remise en honneur à la suite des travaux de Gerdy, Lisfranc pratiquait jusqu'à l'abus l'amputation du col utérin, et Récamier, allant plus loin, osait enlever l'utérus entier et avait des imitateurs; les recherches de Jobert (de Lamballe), de Lembert, de Gély (de Nantes), démontrant la possibilité de pratiquer, sur l'intestin ouvert, au moins chez les chiens, des sutures hermétiques et solides, donnaient l'espoir d'arriver chez l'homme à de semblables résultats; on n'hésitait pas, enfin, du moins à l'étranger, à ouvrir le ventre des femmes pour extirper des kystes de l'ovaire, ou même des tumeurs de plus mauvaise nature... le tout, il est vrai, avec des résultats, pour la plupart, désastreux [2].

[1] Résections sous-périostées : *Ibid.*, 1860, 2e série, t. I, p. 31 et suiv. (v. à la table le mot *Os*); 1862, t. III, p. 126; 1863, t. IV, 125, p. 131 et suiv. (v. *Périoste*); 1864, t. V, p. 50 et suiv. (v. *Ostéogénie*); 1865, t. VI, p. 25 (v. *Ostéoplastie*); 1866, t. VII, p. 266 et suiv. (v. *Résections*); 1867, t. VIII, p. 1 et suiv. (v. *Résections*).

[2] Voir dans l'intéressant livre de notre excellent collègue J. Rochard (*La

C'était aussi l'époque où l'on ne reculait pas devant les plus graves mutilations pour triompher du cancer : larges amputations de langue, ablations dites totales de la parotide, résection des deux maxillaires, extirpation complète du rectum, etc., sans plus de succès d'ailleurs.

Un temps d'arrêt, même un recul, se produisit. La Société de chirurgie n'y fut pas étrangère. Elle contribua à cette réaction salutaire, soit par son abstention systématique à l'égard de certaines opérations, soit par la sage réserve qu'elle observa à l'égard de certaines autres.

Elle avait deux raisons pour agir de la sorte. Elle cédait au découragement qu'éprouve le praticien, lorsqu'il voit ses efforts ne pas aboutir : le cancer impitoyable, en dépit des plus lourds sacrifices, récidivait, pour ainsi dire, toujours ! Mais, surtout, elle constatait qu'une telle chirurgie ne se faisait pas sans de formidables hécatombes.

De tous temps, la mortalité dans les hôpitaux avait été considérable, mais il ne paraît pas que l'on s'en fût sérieusement ému. L'on semblait se résigner assez allègrement à cette *part du feu*, et les quelques succès obtenus faisaient oublier les trop nombreux revers.

Ce sera un des titres d'honneur de la Société de chirurgie d'avoir mis au premier rang de ses préoccupations le souci de la vie humaine, au risque d'être accusée de manquer parfois de hardiesse.

Les recherches statistiques de Malgaigne, de Trélat, de notre savant et si regretté collègue le professeur Le Fort — dont nous ne nous attendions guère à devoir déplorer aujourd'hui la fin prématurée, — avaient mis le mal en évidence et permis d'en sonder la profondeur. Restait à le combattre. La Société de chirurgie s'y employa avec zèle.

Pour certains, l'instrument tranchant était le grand coupable; il ouvrait la porte à la phlébite, qui elle-même, suivant la doctrine du jour, était la véritable cause des accidents infectieux auxquels les opérés succombaient. Le bistouri devait donc céder la place aux procédés de striction lente ou de cautérisation qui, en obstruant les vaisseaux, fermaient l'accès aux produits toxiques. Maisonneuve, avec son ostéoclaste, cet instrument de torture qu'il osa employer sur le vivant, montra jusqu'où l'on pouvait aller dans cette voie.

La Société de chirurgie n'eut pas de peine à faire justice de telles exagérations. Elle sut d'autre part reconnaître que l'écraseur

chirurgie française au XIXe *siècle*. Paris, 1875, p. 267), le chapitre intitulé : *Témérités chirurgicales*.

linéaire, inventé par Chassaignac, et présenté par lui à ses collègues dès 1856 ; que le constricteur dont Maisonneuve vantait les qualités supérieures; que le galvano-cautère de Middledorpf, dont Broca contribua à répandre l'usage; que les divers procédés de cautérisation, enfin, et particulièrement la cautérisation en flèches, préconisée par Salmon et par Maunoury, l'un de nos meilleurs correspondants — constituaient de précieuses ressources, et qu'avec leur aide les accidents des plaies, s'ils n'étaient pas supprimés, diminuaient de nombre et d'intensité.

Mais tant que la bataille demeurait engagée dans les milieux contaminés où, depuis si longtemps, l'infection purulente et l'érysipèle régnaient en maîtres, de simples modifications dans les méthodes opératoires devaient se montrer insuffisantes.

La Société de chirurgie le comprit et, abandonnant, pour un temps, l'objet habituel de ses délibérations, elle mit à son ordre du jour la grande question de l'assainissement des hôpitaux.

Nulle part la campagne ne fut conduite avec plus de vigueur et de talent. Je fais allusion ici à la mémorable discussion soutenue en 1864, rue de l'Abbaye, à propos de la reconstruction de l'Hôtel-Dieu.

Elle fut ouverte, le 12 octobre, par Trélat, qui prononça alors un de ses meilleurs discours. Il le terminait par une série de conclusions qui, après un long débat, furent votées presque sans modifications le 12 décembre suivant. Les projets de l'administration étaient déclarés condamnables. De plus, par la bouche de ses membres les plus autorisés, Gosselin, Verneuil, Broca, A. Guérin, Le Fort, etc., mettant courageusement à nu les vices de notre organisation hospitalière, la Société formulait nettement un programme de réforme.

L'administration ne se rendit pas. L'Hôtel-Dieu fut reconstruit sur l'emplacement choisi et dans les conditions hygiéniques que l'on sait. Mais qui oserait dire que ce grand débat fut stérile ? N'a-t-il pas répandu des idées qui, depuis lors, sont devenues monnaie courante ?

Aussi bien, notre Société eût-elle obtenu gain de cause sur ce point spécial, le mal n'en aurait pas moins subsisté en grande partie. Nos autres hôpitaux auraient conservé longtemps encore sans doute leur installation défectueuse, avec laquelle il fallait bien compter.

Force était donc de chercher en même temps dans une autre direction la solution du terrible problème.

N'atteindrait-on pas le but en posant avec plus de soin les indications opératoires et surtout en recherchant le meilleur pansement à appliquer aux plaies chirurgicales ?

A ce double ordre d'idées se rattachent les recherches de notre éminent collègue et maître, M. Verneuil, poursuivies sans relâche devant la Société depuis 1868, sur l'influence que les états généraux constitutionnels ou les affections préexistantes du foie et des reins peuvent avoir sur les résultats opératoires, — et, d'autre part, l'examen fait par vous des nouveaux topiques proposés de tous côtés, et considérés par leurs inventeurs comme seuls capables de s'opposer à l'éclosion des accidents infectieux.

On touchait à la délivrance. La guerre de 1870 venait de montrer la plaie dans toute son horreur. A Paris, la mortalité avait été effrayante. On n'ouvrait plus un abcès, on n'incisait plus un panaris sans redouter l'infection purulente.

Aussi ne fût-ce pas sans un profond étonnement que, en 1871, la Société de chirurgie apprit qu'un de ses membres, notre vénéré maître M. Alphonse Guérin, — dans son service, à l'hôpital St-Louis, à l'époque néfaste de la Commune, dans les plus mauvaises conditions hygiéniques que l'on pût imaginer, — avait, sur 36 amputations pratiquées du mois d'avril au mois de juin, sauvé 23 malades alors que, pendant les six mois précédents, il avait perdu tous ses amputés sauf un [1].

Est-il besoin de rappeler comment M. A. Guérin avait obtenu ce succès? Mettant à profit les démonstrations faites par Pasteur sur les germes atmosphériques, et sur la propriété que possède l'ouate de les arrêter au passage à la façon du meilleur des filtres, il avait eu l'idée de placer les plaies opératoires à l'abri de toute infection venant de l'air, en les enveloppant d'une épaisse couche de coton.

Le « pansement ouaté » d'A. Guérin, aussitôt expérimenté par ses collègues et reconnu efficace, était un immense progrès. Il était réservé à Lister, que la Société de chirurgie est heureuse de compter au nombre de ses membres associés, de faire mieux encore. Il établit par une suite de faits qu'en appliquant avec méthode l'acide phénique au pansement des plaies, non seulement on empêche le développement à leur surface des germes capables de les contaminer, mais encore on supprime la suppuration; qu'il est par conséquent possible d'obtenir la réunion primitive des parties divisées, toutes les fois qu'elle paraît praticable.

Le pansement de Lister découlait directement des découvertes de Pasteur. Lister s'est toujours plu à reconnaître — et tout récemment avec éclat dans une circonstance solennelle — la part qui

[1] R. Hervey, Pansements à l'ouate (*Arch. gén. de méd.*, 1871, 6e série, t. XVIII, p. 643); et A. Blanchard, Du pansement ouaté (*Thèse de Paris*, 1872).

revient à notre illustre compatriote dans la merveilleuse évolution de la chirurgie moderne à laquelle il a lui-même si puissamment contribué.

C'est le 17 mars 1875 qu'il fut pour la première fois question, à la Société de chirurgie, du pansement de Lister. M. Duplay nous communiquait, au nom de M. L. Championnière, qui ne faisait pas encore partie de la Société, un cas de trépanation suivie de guérison. Le succès de cette opération, réputée si grave, était attribué par l'auteur à la rigoureuse application des préceptes de Lister, dont il était, depuis un voyage fait à Edimbourg en 1868, l'ardent partisan.

L'année suivante, M. Verneuil nous faisait part des résultats que le professeur Saxtorph (de Copenhague), plus tard membre correspondant de notre Société, avait, par le même moyen, obtenus dans son service. Ils étaient bien faits pour fixer l'attention : sur treize résections de grandes articulations, dont quatre de la hanche, Saxtorph n'avait eu qu'une seule mort !

Le pansement de Lister ne tardait pas à être sérieusement mis à l'étude. Peu après la communication de M. Verneuil, MM. Guyon, Labbé, Terrier, L. Championnière nous apportaient une série de faits concordants, tirés de leur pratique, qui en démontraient l'incontestable efficacité.

Ce dernier surtout, devenu notre collègue, ne manqua pas, depuis lors, une occasion d'en mettre en lumière les bienfaits. Justement appelé l' « apôtre » de la méthode nouvelle, nul n'a plus que lui contribué à la faire connaître et à en répandre l'usage parmi nous.

Les résistances qu'il rencontra, d'abord assez nombreuses, se réduisirent bientôt à une seule, celle-là irréductible.

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

s'écrierait volontiers le collègue excellent dont il serait bien superflu de rappeler le nom.

L'accueil fait par la Société de chirurgie à la méthode de Lister assurait son triomphe en France. Déjà à l'étranger il était incontesté.

Dirai-je l'influence que la vulgarisation de ces pratiques a eue sur la chirurgie moderne : l'infection purulente, l'érysipèle et toutes les complications des plaies définitivement vaincues ; les amputations se succédant sans échec ; les résections reprenant la place qui leur appartient ; l'ouverture d'une articulation n'étant plus l'événement redouté entre tous ; la chirurgie des os, ostéotomie, résection des cals vicieux, évidement, devenant sans danger ; des opérations plus audacieuses ou plus périlleuses encore : extir-

pation de goitres, suture de la rotule rompue, ablation du larynx, trépan, suture ou greffe tendineuses... exécutées presque à coup sûr ; toute la chirurgie des viscères faisant cette fois, à bon droit, son apparition sur la scène : cure opératoire des hernies, laparotomies pour obstruction ou plaies des intestins, ablation des tumeurs liquides ou solides de l'ovaire, opérations partielles ou totales sur l'utérus et ses annexes ; exploration ou ablation du rein; traitement chirurgical des calculs biliaires, etc., etc. L'énumération est bien incomplète; encore n'ai-je pas essayé d'entrevoir ce que nous réserve l'avenir.

Retournez en arrière. Voyez dans nos *Bulletins* le mouvement se dessiner d'année en année ; vous serez, j'ose le dire, émerveillés.

Ah ! je sais bien. Ils ne manquent pas, ceux qui s'effraient, qui nous accusent d'aller trop loin et trop vite, qui parlent de *folie opératoire.*

Laissez dire. Nous ne méritons pas ces reproches. La Société de chirurgie a toujours eu le bonheur de posséder des maîtres à l'esprit sage, prêts à accepter les tentatives, si osées qu'elles paraissent, lorsqu'elles sont suffisamment justifiées, mais sachant aussi repousser sans hésitation toute témérité coupable.

Par là, messieurs, vous restez fidèles aux traditions séculaires de la chirurgie française. Notre Société se plaçait, en 1843, sous la glorieuse égide de l'Académie de chirurgie. Aujourd'hui, juste cent ans après la disparition de votre aînée, vous êtes en droit de dire que vous continuez sa grande tâche. Fut-il jamais plus à propos d'évoquer ce souvenir que dans cette maison, où, grâce à la bienveillance de la Faculté, nous pouvons célébrer notre fête ; dans ce vénérable édifice qui fut, il me sera permis de le rappeler, construit pour les chirurgiens de Saint-Côme, nos pères [1] ? Si ces vieux maîtres pouvaient revenir parmi nous, s'ils pouvaient vous entendre et vous voir à l'œuvre, j'imagine que, d'abord étonnés de vos audaces, plus étonnés ensuite de vos succès, ils vous reconnaîtraient pour leurs légitimes héritiers et seraient fiers de leurs descendants.

M. Jacques Reverdin (de Genève) prend ensuite la parole au nom des associés et des correspondants étrangers.

[1] Voir la note p. 50.

ALLOCUTION

AU NOM DES MEMBRES ASSOCIÉS ET CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

Par M. **J.-L. REVERDIN** (de Genève), associé étranger.

Monsieur le Président et Messieurs les Membres de la Société de chirurgie de Paris,

J'ai été chargé de vous dire quelques mots en cet anniversaire au nom de vos Associés et de vos Correspondants étrangers, tant de ceux que vous voyez ici que de ceux qui, à leur grand regret, n'ont pu prendre part à cette fête de famille ; j'ai accepté cette mission avec le plus grand plaisir, car c'est un double honneur pour moi et de vous adresser la parole en ce jour solennel et d'être auprès de vous l'interprète des éminents confrères que je représente en ce moment ; j'ai accepté cette mission sans crainte, comptant sur votre indulgence et confiant que, si ma voix manque d'éloquence, vous saurez du moins lui reconnaître l'accent de la sincérité.

Je ne crois pas, Messieurs, qu'aucun de mes collègues me contredise si j'avance que nous avons tous contracté vis-à-vis de la chirurgie française, dont vous êtes les représentants actuels, une dette de reconnaissance dont nous sentons l'importance. Sans méconnaître le rôle des autres nations dans la conservation de la chirurgie au Moyen Age et à la Renaissance, chacun sait et reconnaît la prépondérance de la France à ce point de vue ; nous ne pouvons oublier ce que furent pour l'émancipation de la chirurgie et des chirurgiens la vie et les œuvres d'Ambroise Paré, *ce père de la chirurgie moderne ;* nul de nous n'ignore l'immense influence de cette Académie de Chirurgie, dont vous avez continué les traditions, sur le développement de la chirurgie et la considération dont jouissent les chirurgiens; après sa suppression, les noms de ses illustres successeurs, des Desault, des Dupuytren, des Lisfranc, des Velpeau, des Malgaigne et de bien d'autres évoquent à notre esprit le souvenir d'une longue et brillante période de rayonnement de l'école de Paris.

Et aujourd'hui, les chirurgiens étrangers savent bien que, si, comme vous le disait un de vos Présidents, la France a cessé

d'avoir en quelque sorte le monopole de la chirurgie, si des écoles rivales se sont fondées, si chaque pays civilisé fournit son contingent aux progrès de notre art, c'est que les semences fécondes emportées de France aux quatre coins de l'horizon ont germé et multiplié.

Il y a maintenant cent ans que l'Académie de Chirurgie fut supprimée par un décret de la Convention et il y en a cinquante que quelques chirurgiens des hôpitaux de Paris se réunirent pour fonder la Société de Chirurgie.

Dès sa création, elle crut devoir s'adjoindre des correspondants et des associés étrangers. Si je ne me trompe elle entendait ainsi à la fois rendre hommage aux chirurgiens éminents de tous les pays et s'honorer elle-même en comptant dans son sein les personnalités les plus remarquables de la chirurgie. Ce double but, Messieurs, me paraît avoir été complètement atteint ; vous savez quelle valeur est attachée aux titres de correspondant et d'associé de la Société de Chirurgie, avec quel empressement les jeunes chirurgiens s'efforcent, par l'envoi de communications et de travaux à votre savante Société, de mériter d'être un jour inscrits sur la liste de ses candidats, combien sont sincères les remerciements qui vous sont adressés par les heureux élus. En ce qui me concerne personnellement, j'ai à cœur de vous dire aujourd'hui que les deux titres de correspondant et d'associé que vous m'avez successivement donnés m'ont fait éprouver un double sentiment de confusion, pour la disproportion entre la valeur de ces titres et celle de mes quelques travaux, et de fierté reconnaissante pour la récompense accordée à ces travaux.

Ce sentiment de fierté, Messieurs, a son explication bien simple dans la valeur même de votre Société, dont il est facile de se rendre compte en suivant vos travaux et en consultant vos *Bulletins*. Nous trouvons dans ce précieux recueil, d'abord une grande richesse de faits ressortissant à la chirurgie dans tous ses domaines, mine inappréciable de renseignements de première importance, la valeur de l'observateur faisant celle du renseignement ; nous y trouvons en second lieu toute une collection de discussions sur les questions les plus variées de la chirurgie, nous y voyons les progrès de notre art étudiés et mis au point par les maîtres de la chirurgie française avec les qualités de réflexion, de modération et de sagesse qui les caractérisent.

Parfois, disons-le, l'adoption de tel ou tel progrès a pu paraître un peu lente et la chirurgie française a semblé s'attarder momentanément, mais ce n'était que pour reprendre bientôt sa place aux premiers rangs.

Tous ceux qui ont suivi attentivement la marche de la chirurgie

en France et particulièrement à Paris pendant les douze ou quinze dernières années en ont été vivement frappés ; quels perfectionnements dans l'outillage chirurgical, quels progrès accomplis depuis l'application définitive de l'antisepsie et de l'asepsie, quels brillants résultats obtenus et quelle extension donnée à la thérapeutique chirurgicale au grand bénéfice des malades. Le rôle de votre Société dans ces transformations est évident pour tous ceux qui réfléchissent et qui suivent vos travaux. Combien de questions de la plus haute importance au point de vue pratique ont été approfondies dans vos séances, examinées sur toutes leurs faces, fouillées dans leurs profondeurs, élucidées à la grande lumière de l'expérience de vos Membres et des faits vus par des observateurs de premier ordre.

Comment donc après cela vos associés et vos correspondants étrangers ne seraient-ils pas fiers d'appartenir à votre Société ?

Et maintenant, Messieurs, si vous voulez bien faire abstraction, pour le moment, de la personne de celui qui vous parle, et parcourir la liste des chirurgiens étrangers que vous vous êtes adjoints, soit comme associés, soit comme correspondants, vous verrez, je crois, que vos choix ne se sont point égarés, que chacun d'eux se trouve justifié, que vos élus vous font honneur.

Mais j'en reviens à vous, Messieurs les Membres de la Société de chirurgie, car je n'ai pas tout dit en vous parlant science et art ; à côté du chirurgien il y a l'homme et vos fondateurs ne l'avaient pas oublié. Il suffit, Messieurs, de tourner nos regards vers cette tribune et de voir quels sont les hommes qui vous représentent aujourd'hui pour être bien convaincu que vous avez fait honneur à votre devise : *Vérité dans la science*, *moralité dans l'art.* J'ai dit.

Enfin M. le Dr Eugène Bœckel (de Strasbourg) prend la parole au nom des membres correspondants nationaux.

ALLOCUTION

AU NOM DES MEMBRES CORRESPONDANTS NATIONAUX

Par M. **EUGÈNE BŒCKEL** (de Strasbourg).

Messieurs et chers Collègues,

Au nom des correspondants nationaux je viens souhaiter longue et brillante vie à notre vénérable mère, la Société de chirurgie de Paris, à propos du cinquantenaire de sa fondation.

Cinquante ans, c'est beaucoup dans la vie d'un homme ; ce laps de temps comprend ses meilleures, ses plus belles années que beaucoup d'entre nous, hélas ! ont déjà dépassées.

Pour une Société c'est peu de chose, c'est presque l'enfance ou tout au moins la jeunesse avec son épanouissement radieux, tel que nous le voyons chez vous et qui durera, tout nous l'assure, une longue période encore.

Fondée en 1843 sur un pied modeste, la Société de chirurgie ne s'est adjoint dans ses quinze premières années que 45 correspondants nationaux; aujourd'hui elle en compte 125 et ce cadre est trop petit pour admettre tous ceux qui demandent à y entrer et qui en seraient dignes.

Il est vrai que, dans l'intervalle, deux découvertes ont révolutionné la chirurgie et étendu son champ d'action au delà de tout ce qu'on pouvait rêver : c'est d'abord l'anesthésie et plus tard l'antisepsie.

Grâce à la première, beaucoup de médecins et encore plus de malades qui n'auraient pas osé affronter les horreurs de l'ancienne chirurgie, ont pu recourir aux bienfaits de notre art. D'un autre côté, l'antisepsie rend les interventions les plus hardies à peu près inoffensives entre les mains de tous ceux qui veulent la pratiquer sérieusement, si bien que de nos jours il faut se retenir pour ne pas recourir trop facilement au bistouri. Il en est résulté que le nombre des chirurgiens a certainement quadruplé et celui des opérations plus que décuplé en comparaison d'il y a cinquante ans.

De tous côtés, en France, il s'est formé des centres chirurgicaux importants qui n'existaient autrefois que dans quelques grandes villes. Mais ces forces disséminées ont besoin d'un point de ralliement pour ne pas se perdre sans profit et c'est à la Société de chi-

rurgie que viennent affluer les travaux pour y être scrutés, discutés et finalement consacrés par la nomination de leur auteur au titre de *membre correspondant.*

Ce sont peut-être les chirurgiens de Paris qui ont retiré le plus d'avantages de la découverte de l'antisepsie. Car avec les anciens pansements, l'accumulation des blessés dans les hôpitaux de la grande ville y créait des foyers d'infection qui annulaient l'habileté des meilleurs chirurgiens. Si bien qu'il y a moins de trente ans on était obligé d'avouer à la Société de chirurgie qu'il était très rare de voir guérir à Paris un amputé de cuisse. Les trépanations, les laparotomies étaient proscrites comme ne réussissant jamais. On avait peur de recourir au bistouri, parce que son emploi était presque inévitablement suivi d'érysipèle ou même d'infection purulente, et l'on s'ingéniait à inventer des méthodes d'exérèse et de diérèse non sanglantes, telles que la cautérisation en flèches, l'écrasement linéaire, la galvanocaustie. Les maîtres de Paris brillaient toujours par le diagnostic, mais ils se trouvaient dans un état d'infériorité sous le rapport de la thérapeutique qui s'accommodait mal de ces restrictions.

Nous pouvions alors tenter en province des opérations qui vous étaient défendues à Paris en raison de l'infection du milieu, et le mot d'ordre était la dissémination des blessés, le traitement sous la tente ou même en plein air. L'idéal eût été que chaque opéré fût installé à la campagne dans une maison isolée; de cette façon il y aurait bien trouvé un air salubre, mais en étant privé des lumières des chirurgiens éminents, rivés à la grande ville.

Avec les immortelles découvertes de Pasteur, appliquées à la chirurgie par A. Guérin d'abord et plus complètement par Lister, tout change de face, tout se concilie. La réunion des blessés dans les grands centres n'offre plus d'inconvénients, au grand profit de l'instruction et des malades eux-mêmes, puisqu'ils y trouvent des soins plus éclairés et plus minutieux. Les hôpitaux de Paris sont toujours aussi peuplés qu'il y a trente ans, mais les blessés n'y meurent plus comme autrefois, et l'heureuse génération chirurgicale de nos jours peut y recueillir une ample moisson d'expérience et de succès.

On n'a qu'à parcourir vos *Bulletins* pour y trouver de longues séries d'opérations, heureusement pratiquées sur les organes splanchniques, réputés les plus inaccessibles : cerveau, foie, poumon, estomac, tout y passe sans compter les reins, les organes génitaux de la femme, etc.

Grâce à l'antisepsie vous avez repris la tête du mouvement; nous pouvons en province vous suivre, chercher à vous égaler, mais pas vous dépasser. Cette grande accumulation de malades

qui était autrefois une source d'infériorité, constitue votre suprématie en augmentant énormément votre champ d'étude.

Aussi nous, les fils adoptifs de la Société, nous sommes toujours heureux de revenir à notre mère, ne fût-ce que pour un moment, et de nous retremper au contact des immenses ressources de la capitale.

Nous souhaitons de tout cœur que la Société de chirurgie de Paris reste prospère et glorieuse et qu'elle devienne de plus en plus, par le fait de ses correspondants, la Société de chirurgie de France, de cette grande Blessée qui se relève et que nous aimons tous.

Le soir, tous les membres de la Société de chirurgie qui avaient assisté à la célébration du cinquantenaire se réunissaient dans un banquet amical au Grand-Hôtel. A ce banquet, avaient été invités : M. Pierre Masson, représentant son père, M. Georges Masson, éditeur de la Société de chirurgie ; M. le Dr Petit, bibliothécaire de la Société, et les différents membres de la presse médicale qui rédigent dans leurs journaux le compte-rendu des séances.

Au dessert, plusieurs toasts ont été prononcés :

M. Verneuil, président du banquet, porte tout d'abord la santé des deux membres fondateurs aujourd'hui survivants : M. Marjolin, présent au banquet, et M. Maisonneuve, actuellement retiré en province. Puis il boit à tous les membres, honoraires, titulaires, associés et correspondants.

M. Ch. Perier, président annuel de la Société de chirurgie pour 1893, prononce l'allocution suivante :

Mon cher maître, en me voyant ce soir en face de vous, je ne puis m'empêcher de me reporter par la pensée à trente-sept années en arrière.

Il y a, mois pour mois, trente-sept ans, nous étions en face l'un de l'autre séparés par une table. Cette table n'était point comme celle-ci chargée de mets, de fleurs, de fruits, d'objets brillants, elle était couverte d'un tapis vert ; dessus, il y avait des encriers, des poudriers; nous n'étions pas, comme ici, illuminés à giorno; nous étions éclairés par de modestes lampes, haussées sur des pieds en simili-bronze et coiffées d'un abat-jour vert. Je parlais, vous m'écoutiez. Je ne me souviens pas bien de ce que je pouvais vous dire, mais ce que je sais, car je vous vois encore, c'est que ce que je disais paraissait vous intéresser infiniment; vous m'écoutiez avec une attention soutenue. Même ! vous me faisiez l'insigne honneur de prendre des notes. Vous allez me taxer de vanité, mais, vous le savez, les candidats sont tous les mêmes, ils croient toujours avoir fait merveille et, surtout, mieux mérité que tous les autres.

J'étais candidat, j'ambitionnais le titre d'externe des hôpitaux. Vous, mon juge ! vous veniez d'être nommé chirurgien du Bureau central.

Nous, candidats ! nous étions foule infime. Vous ! vous nous apparaissiez entouré d'une auréole de gloire ; vous excitiez notre admi-

ration ; nous vous portions envie, nous aurions mieux aimé être à votre place !

Vous n'étiez pas seul à exciter notre admiration ; vous étiez trois : Broca, Follin, Verneuil. Tous trois, vous formiez une trinité que nous adorions en une seule personne : la Chirurgie de l'avenir.

Hélas ! mon cher maître, vous êtes le seul qui nous restiez ; vous ne nous en êtes que plus cher et, tous ici, nous souhaitons de tout cœur que vous viviez longtemps encore.

Messieurs, j'ai été aujourd'hui singulièrement favorisé par le hasard. Le hasard, dont on dit qu'il entre pour plus d'un grand tiers dans les succès dont nous voudrions pouvoir nous attribuer tout le mérite, c'est à lui seul que je dois l'honneur de présider la Société de chirurgie, l'année même où elle célèbre son cinquantenaire.

Nous sommes ici un certain nombre, je n'oserais pas dire un grand nombre, qui n'avons pas vu les débuts de la Société de chirurgie, et qui ne verrons pas son centenaire.

Pourtant, Messieurs, nous avons eu le bonheur de posséder aujourd'hui un membre fondateur, M. Marjolin ; des présidents de la première heure : M. Larrey, M. Verneuil, M. Guérin.

Pourquoi n'y aurait-il pas aux fêtes du centenaire quelques-uns de ceux qui assistent à la fête de ce jour ? Je veux admettre qu'il y en aura ; et c'est à eux que je m'adresse, à ces inconnus que, tous ici, nous voyons de nos yeux et que, cependant, nous sommes incapables de désigner.

Chers inconnus, mes chers amis, retenez, je vous prie, mes vœux et mon désir.

Je souhaite, d'abord, que vous soyez nombreux : le nombre est le grand ami de la bonne humeur.

Je souhaite que vous soyez entourés d'autant de respect, d'autant de vénération, d'autant de profonde reconnaissance que nous en témoignons à nos maîtres aimés, à ceux qui ont fondé la Société de chirurgie, à ceux qui ont tracé sa voie, à ceux qui nous ont montré le bon chemin !

Mon désir est que, dans cinquante ans, vous puissiez dire à vos jeunes collègues que les anciens sont partis avec le ferme espoir que leurs successeurs sauraient maintenir dans sa pureté, dans sa simplicité, notre belle devise.

Messieurs, buvons à ceux de nous qui assisteront au centenaire !

C'est boire à l'avenir de la Société de chirurgie ; c'est boire à la glorification de ses fondateurs.

M. Spencer-Wells (de Londres), membre associé étranger, prend ensuite la parole :

Je remercie M. le président du toast qu'il vient de porter ; et, à mon tour, je lève mon verre et je bois à la prospérité de la Société de chirurgie, et à la santé de tous ses membres au nom des correspondants étrangers. Le nom d'étranger doit être banni de la science, qui

n'est étrangère à rien, en ce qui concerne en particulier la chirurgie française et la chirurgie anglaise. Elles se donnent la main depuis un siècle ; et, depuis vingt-cinq ans, elles vivent d'échanges, dans lesquels votre glorieux Pasteur a eu la plus grande part. La chirurgie scientifique moderne repose sur son nom. Continuons dans cette voie fraternelle, et que la chirurgie du monde entier adopte la devise de votre Société :

Vérité dans la science,
Moralité dans l'art.

A la Société de chirurgie !

M. Michaux (membre titulaire), dernier élu de la Société, prend la parole au nom des plus jeunes membres de la Société de chirurgie :

Messieurs et chers collègues,

Le privilège de jeunesse — relative — en vertu duquel je suis le dernier élu des membres titulaires de la Société de chirurgie, a aussi ses charges.

Je m'en aperçois doublement ce soir après les toasts de M. le professeur Verneuil et de M. Perier. Avec leurs qualités différentes et si personnelles, ces maîtres viennent d'évoquer devant vous et de rapprocher par la pensée *le passé et l'avenir* de notre Société ; je vous demande, Messieurs, la permission de lever mon verre en l'honneur du *présent*.

Ce *présent*, Messieurs, c'est vous qui l'incarnez, c'est vous qui le représenterez devant l'Histoire. La page où elle inscrira les progrès que vous avez accomplis, sera bien belle et vous avez le droit d'en être fiers.

Sans entrer dans des détails dont ce n'est point ici la place et qui blesseraient successivement la modestie de chacun d'entre vous, n'ai-je pas le droit de dire que c'est à vous que revient l'honneur de cette transformation totale de la chirurgie française ?

N'est-ce pas vous, Messieurs, qui avez appliqué les premiers en France les méthodes antiseptiques dont MM. Guérin et Lister avaient puisé les principes fondamentaux dans les travaux de notre immortel Pasteur ? N'est-ce pas vous qui nous les avez enseignées ? Si cette transformation a été lente et laborieuse, si les chirurgiens des nations amies qui nous entourent y ont puissamment contribué par leurs communications, n'avez-vous pas depuis marché à pas de géants dans la voie si largement ouverte ?

La Société de chirurgie, réunie ce soir pour fêter le cinquantenaire de sa fondation, peut sans crainte jeter un coup d'œil sur les dernières années qu'elle vient de parcourir ; elle n'a plus rien à envier à l'étranger, parce qu'en lui prenant toutes ses audaces opératoires, elle sait, avec cette sagesse admirable que lui ont léguée nos pères, en régler

les applications *pour le plus grand bien des malades*, alliant ainsi merveilleusement *le vieux bon sens gaulois à l'entrain, à la furie française.*

Et quand je cherche ceux qui sont en tête de cette marche hardie en avant, de ceux qui mènent si rudement l'attaque pour la plus grande gloire de notre chirurgie et le soulagement de l'humanité souffrante, tous vos noms se pressent en foule sur mes lèvres.

Au présent! Messieurs.
A la Société de chirurgie !
A M. Périer, son président.

M. Ziembicki (de Lemberg), membre correspondant étranger, ancien interne des hôpitaux de Paris, dans un toast chaleureux, adresse ses remercîments à la France où il a fait ses études chirurgicales et qu'il considère comme une seconde patrie.

Enfin, M. le Dr Broca adresse en quelques mots les remercîments de la presse médicale à la Société de chirurgie.

NOTE JUSTIFICATIVE [1]

L'École de chirurgie dite de Saint-Côme étouffait dans l'étroit espace où elle avait pris naissance, et que limitaient d'un côté l'église Saint-Côme et de l'autre le couvent des Cordeliers (voir le plan de La Caille dressé en 1714, reproduit par M. Franklin). Cédant aux sollicitations de La Martinière, Louis XV fit acheter l'ancien collège de Bourgogne, ainsi que quatre maisons contiguës, et offrit le tout aux chirurgiens. Sur cet emplacement, l'architecte Gaudouin commença en 1769 la construction de l'édifice qu'occupe aujourd'hui la Faculté de médecine. Il ne fut terminé que sous Louis XVI.

Les premières thèses de chirurgie qui y furent soutenues portent la date de 1776. L'une d'elles était présentée par Desault, dont le nom devait devenir si célèbre.

M. Corlieu, dans son intéressant volume sur l'*Ancienne Faculté de médecine*, indique avec détail la disposition des lieux de la nouvelle École de chirurgie, bien différente naturellement de ce qui existe aujourd'hui. Seul, le grand amphithéâtre n'a pas changé de destination.

Il rappelle encore que dans l'entre-colonnement situé à droite de la grande porte, et où sont actuellement inscrits les mots LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, on lisait l'inscription suivante :

Du règne de Louis XVI.

Le peu d'espace des écoles de chirurgie, trop resserrées pour le nombre des élèves, l'éloignement de l'École pratique, le défaut d'un lieu séparé pour l'instruction des femmes dans l'art des accouchements, ont fait longtemps désirer un autre emplacement. Louis XV, zélé pour le progrès d'un art si utile à l'humanité, ordonna de construire sur le terrain de l'ancien collège de Bourgogne un édifice assez spacieux pour remédier à ces inconvénients et assez noble pour répondre à l'importance de cet art salutaire. Ce projet, digne d'un prince chéri de ses sujets autant qu'il les aimait lui-même, a été terminé sous le règne de son auguste successeur.

A l'entre-colonnement de gauche, on lisait :

Du règne de Louis XVI.

Cet édifice, consacré à l'étude et à la perfection de la chirurgie, fut commencé par l'ordre et sous les heureux auspices de Louis le Bien-Aimé, l'an de grâce MDCCLXIX. Louis XVI, toujours auguste, toujours bienfaisant, en

[1] Voir Notice historique, p. 40.

ordonna la continuation la première année de son règne, et en posa la première pierre le 14 de décembre MDCCLXXIV. Monument de la protection qu'il accorda à un art nécessaire aux peuples dont il est le père.

La Révolution fit disparaître ces deux inscriptions, en même temps qu'elle supprimait l'École de chirurgie et toutes les autres corporations enseignantes.

Le 2 décembre 1794, Fourcroy reconnut, dans un rapport à la Convention (*Moniteur* du 16 frimaire an III), que « l'enseignement de la médecine et de la chirurgie était anéanti depuis plusieurs années ». Sur sa proposition, cet enseignement fut rétabli et l'*École de santé* installée dans les bâtiments du collège de chirurgie. Cette école de santé devint la *Faculté de médecine* en 1808, lorsque fut organisée l'Université impériale, composée de cinq facultés, parmi lesquelles la Faculté de médecine fut placée au troisième rang.

(J'emprunte ces indications à M. Corlieu, *L'Ancienne Faculté de médecine de Paris*. Paris, 1877, p. 182 et suiv., et à M. Franklin, *Les Chirurgiens*. Paris, 1893, p. 210 et suiv., de la collection intitulée : « La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècle, » par Alfred FRANKLIN.)

CH. M.



Paris. — Imprimerie PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 71.1.94.

